

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 SEPTEMBRE 2013



L'Hexagone: la poésie qui a fait histoire

L'Hexagone a 60 ans. Élevée au rang de patrimoine littéraire, la maison d'édition entend demeurer un lieu d'accueil pour la poésie actuelle. Esprit des origines, est-ce toi?

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

C'est l'histoire d'un jeune poète malheureux qui doute de son talent. Il s'appelle Olivier Marchand. Un jour, au début des années 1950, ce jeune homme décide de brûler les poèmes qu'il songeait à rassembler en un recueil. Son amie de cœur, Mathilde Ganzini, confie plutôt les précieuses liasses à l'ami Gaston Miron. Issus de milieux populaires pour la plupart, les jeunes gens se fréquentent au sein d'un mouvement catholique de loisirs pour la jeunesse: l'Ordre de Bon Temps. Avec leurs camarades Jean-Claude Rinfret et Louis Portugais, ils sont responsables du bulletin de liaison *La Galette*. Ils se réunissent donc régulièrement au sous-sol de la maison de ce dernier, rue Lacombe à Montréal, où ils parlent théâtre, littérature et peinture. Un ami, qui a fait les Beaux-Arts, se joint souvent à eux. C'est Gilles Carle — oui, le futur cinéaste. «*Et si on publiait les poèmes d'Olivier?*» propose Gaston. *Il irait mieux. Et puis, c'est un vrai poète. Ce ne serait pas par complaisance.* «*N'écris-tu pas toi aussi des poèmes?*» répliquent ses amis. *On pourrait les réunir dans le même recueil.*

Ainsi, le 26 juillet 1953 paraît *Deux sangs* — deux poètes, deux sensibilités à vif, dont les vers sont accompagnés des dessins gentiment naïfs de Rinfret, Gan-

zini et Carle. L'ouvrage est repris en fac-similé en cette année anniversaire 2013. Sur le versant Miron, le poème *Ma désolée sereine* tremble déjà d'une vie neuve dont un vers, a posteriori, prend des accents programmatiques: «*Dans ma ville et les autres avec nous par la main d'exister*». N'est-ce pas en germe l'œuvre qu'accompliront les éditions de l'Hexagone au fil des décennies?

Au départ, les jeunes gens ne cherchaient pas à créer une maison d'édition. Pourtant, c'est bien ce qu'ils ont fait, dans la rosée de plusieurs éditeurs de poésie artisanaux de l'époque, qui disparaîtront. L'Hexagone demeure, forte d'un catalogue enrichi de plusieurs poètes qui sont ou deviendront importants — les Alain Grandbois, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette, Rina Lasnier ou Gaston Miron, pour ne citer que ces noms parmi les aînés d'aujourd'hui. Sans compter le rôle d'incubateur qui lui fera semer dans son sillage la revue *Liberté*, les éditions Parti pris ou les Herbes rouges. Pas mal pour des jeunes gens nourris de poésie et animés par le désir très scout de la faire apprécier de tous.

Groupe et sous-groupe

Soixante ans plus tard, en 2013, la maison est un fétu de paille dans l'immensité du Groupe Livre Québecor Média, où elle ne représente que 1% du chiffre d'affaires, selon Martin Balthazar, actuel patron du Groupe Ville-Marie Littérature. L'Hexagone est adossée à ce groupe depuis 1990, date de son rachat par Sogides, celui-ci à son tour avalé en 2005 par le Groupe Livre Québecor Média. Cependant, lorsqu'elle est envisagée à l'intérieur du sous-ensemble formé par les maisons d'édition généralistes du Groupe

Québecor, la part de l'Hexagone se situe entre 4 et 5% du chiffre d'affaires total de celles-ci, ce qui est honorable, s'agissant d'un éditeur de poésie.

Est-ce suffisant pour en assurer la pérennité? Danielle Fournier, elle-même poète, dirige aujourd'hui — en pigiste — les deux collections de poésie actives à l'Hexagone, «*Écritures*» et «*L'appel des mots*». «*Quand je rencontre des gens de Québecor, dit-elle, je constate qu'ils sont tout le temps très fiers de dire qu'ils comptent l'Hexagone parmi eux. Ce n'est pas un alibi. C'est un héritage. Je pense qu'on est un peu protégés au sein du Groupe. On est vus comme des artistes. Et on connaît le côté philanthropique de Pierre Karl Péladeau...*»

Au cours de son histoire, l'Hexagone a joué à l'équilibriste avec des fortunes diverses. L'Hexagone des débuts était une maison d'édition artisanale. Sans frais généraux, sans salaires à verser, elle empile les manuscrits chez Louis Portugais jusqu'en 1960, chez Paul-Marie Lapointe jusqu'en 1963. La maison est dirigée de manière essentiellement collégiale par des animateurs souvent eux-mêmes poètes (Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe ou Jean-Guy Pilon). Esthétique avant tout, leur jugement se révélera un atout dans la constitution du catalogue.

Amorcée en 1963, la direction bicéphale de Gaston Miron et d'Alain Horic se poursuit jusqu'en 1981, et voit l'Hexagone devenir un foyer culturel de premier plan, à un moment où la société québécoise est en pleine effervescence identitaire. Mais au début des années 1980, l'Hexagone est en sérieuses difficultés financières. Gaston

VOIR PAGE F 2 : HEXAGONE



Éric Plamondon s'attaque à Steve Jobs

Page F 3



Vertus et travers de la coopération internationale

Page F 7

Le Salon du livre ancien

Vous aimez les vieux, vieux livres? Les introuvables? Vous rêvez de tomber un jour sur un incunable, un de ses survivants de l'imprimerie d'avant 1501? Le Salon du livre ancien (SLAM) est pour vous. Sur le thème «*Le livre les voyages*», une trentaine de libraires y proposent leurs trouvailles — premières éditions, livres d'art, raretés, cartes, bouquins de cuisine, militaires, gravures et *tutti quanti* —, plus ou moins précieuses, pour les budgets restreints ou débordants. La 30^e édition du SLAM se tient samedi et dimanche, au pavillon McConnell de l'Université Concordia.

Le Devoir



La reliure comme œuvre d'art

Plutôt que de servir de simple coquille protectrice ou d'habillage marketing, la reliure peut parfois se transformer en écran pour un livre rare ou précieux. De toile, de cuir, de bois ou de métal, mosaïquée, illustrée ou estampée, la reliure devient alors une œuvre d'art en soi. À l'occasion de son 30^e anniversaire, l'Association québécoise des relieurs et des artistes du livre propose, à compter du 3 octobre, à la Chapelle historique du Bon-Pasteur à Montréal, une exposition de reliures réalisées par les meilleurs talents québécois et canadiens. L'exposition *Reliures et artistes du livre... en musique* présentera 32 reliures d'art ainsi que des papiers marbrés célébrant la musique, que ce soit sous forme de biographies, de partitions ou de traités musicaux. Jusqu'au 3 novembre prochain. Par ailleurs, à Québec, à la bibliothèque Christyne-Brouillet, Les Amis de la reliure d'art au Canada présentent une exposition internationale de reliures sur un thème imposé, soit un recueil de poèmes de Gilles Vigneault, *La couleur du vent*. Jusqu'au 24 octobre.

Paul Bennett

JEAN DORION

Inclure
Quelle laïcité pour le Québec?

PRÉSENTÉMENT EN LIBRAIRIE



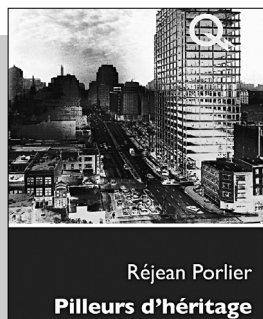
« Ou bien le Québec français fera l'effort nécessaire pour élargir sa définition de lui-même en acceptant sa propre diversité croissante, ou bien il se résignera à se réduire à une minorité ethnique plutôt que de s'élever au rang de nation. »

— Jean Dorion

Québec Amérique
quebec-amerique.com

LIVRES

LA VITRINE

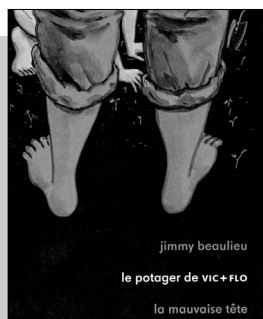


ESSAI

PILLEMENTS D'HÉRITAGE
CONFESSIONS DOUCES ET AMÈRES
D'UN HYDRO-QUÉBÉCOISRéjean Porlier
M éditeur
Ville Mont-Royal, 2013, 184 pages

Président du Syndicat des technologues d'Hydro-Québec, Réjean Porlier se définit comme un gars de la Côte-Nord, fier travailleur d'Hydro-Québec et syndicaliste convaincu. Dans cet ouvrage vigoureux, il dénonce la privatisation sournoise de la société d'État (notamment par la multiplication des projets de petite production privée) et prône un syndicalisme d'ouverture mais combatif, instrument indispensable d'une véritable justice sociale. Comme son maître, Michel Chartrand, mais sur un mode plus retenu, Porlier vilipende les partisans de la droite, critique le syndicalisme d'affaires et bureaucratique, exhorte les syndiqués à ne pas s'engourdir dans l'individualisme consommateur et continue de souhaiter l'indépendance du Québec, tout en exprimant sa vive déception à l'endroit du Parti québécois actuel, trop à droite et sans projet mobilisateur.

Louis Cornellier



BANDE DESSINÉE

LE POTAGER DE VIC + FLO

Jimmy Beaulieu
La Mauvaise Tête
Montréal, 2013, 78 pages

Plus besoin d'en faire la démonstration : l'univers du cinéma et celui de la bande dessinée aiment bien se parler, sans doute parce qu'ils se comprennent assez bien merci. Et parfois, cette complicité donne des résultats surprenants. Prenez ce *Potager de Vic + Flo* dont le titre entre en résonance flagrante avec celui du dernier film de Denis Côté, *Vic + Flo ont vu un ours*, actuellement en salle. Hasard ? Pas vraiment. C'est que ce long métrage trouve ici une existence parallèle dans une transposition de scènes du scénario exclues du plan de tournage, jumelées à des embranchements narratifs totalement imaginés par le bédéiste. L'objet hybride a été fait à l'invitation de FunFilm Distribution. Il finit également par former une histoire neuve et soignée qui séduit davantage en raison de l'exercice de style qui la nourrit que par sa trame, forcément truffée d'absences et de vides lorsqu'appréhendée en amont ou loin de sa source.

Fabien Deglise



LITTÉRATURE JEUNESSE

JE SUIS PERSÉVÉRANT

Nicole Lebel et Francis Turenne
Éditions Fables
Sainte-Ursule, 2013, 32 pages

Créée et imprimée au Québec, la jeune collection « Phil et Sophie », qui motive les petits lecteurs de 3 à 7 ans à se comporter vertueusement (plus près de la morale que de la philo), s'enrichit de quatre nouveaux titres. *Je suis persévérant*, *Je suis serviable*, *Je suis écolo* et *Je suis patient* se tiennent au plus près des apprentissages quotidiens des enfants.

Frédérique Doyon

HEXAGONE

SUITE DE LA PAGE F 1

Miron s'est éloigné, requis par son engagement politique, et Alain Horic en fait un éditeur généraliste. En novembre 1990, Pierre Lespérance, propriétaire du Groupe Sogides, achète la maison d'édition, qu'il intègre à la structure éditoriale à vocation littéraire qu'il vient de créer au sein de Sogides : le Groupe Ville-Marie Littérature. L'Hexagone n'est plus une maison indépendante. Pour donner sa mesure, il faut aussi que le Groupe Ville-Marie Littérature se porte bien. Ce n'est pas le cas quand Pierre Graveline en prend la direction en 1996, et l'autonomie éditoriale du Groupe lui paraît compromise quand il le quitte en 2005, comme il le raconte dans ses souvenirs d'éditeur (*Une passion littéraire*, Fides). Ce dernier recentre les activités de la maison sur la poésie et s'adjoint divers directeurs de collection (Robbert Fortin, Danielle Fournier, Simone Sauren ou Gilles Cyr).

À l'heure des remous

En 2010, l'arrivée de Martin Balthazar à la tête du Groupe Ville-Marie Littérature, succédant à Jean-Yves Soucy, suscite des remous au sein de l'équipe en place. Des employés s'en vont ou se voient montrer la sortie, des auteurs quittent une maison dont certains n'hésitent pas à dire qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, soumise aux impératifs de rendement de grands groupes qui font du livre un objet de consommation à produire au moindre coût.

Martin Balthazar est catégorique : ce n'est pas de rentabilité qu'il s'agit. « *Je n'avais pas le mandat de faire le ménage, mais de redonner à la maison un dynamisme. Évidemment que l'Hexagone n'est plus ce qu'elle était. Cette maison n'est plus flamboyante comme à l'époque de Miron, alors que tous les grands auteurs s'y trouvaient. Quand je suis arrivé en 2010, je pensais que cette maison était dans un creux, à mon*

humble avis, suspendue entre un passé prestigieux et un monde qui a changé. L'équipe en place était très compétente mais n'était pas assez consciente du virage à prendre. C'est une question de renouvellement d'image. Il n'y avait pas assez de jeunes auteurs, même s'il y en avait aussi des bons parmi ceux déjà présents au catalogue. De plus, j'ai voulu recruter des auteurs qui avaient une certaine surface », ajoute-t-il, désignant par là des gens connus dans d'autres domaines.

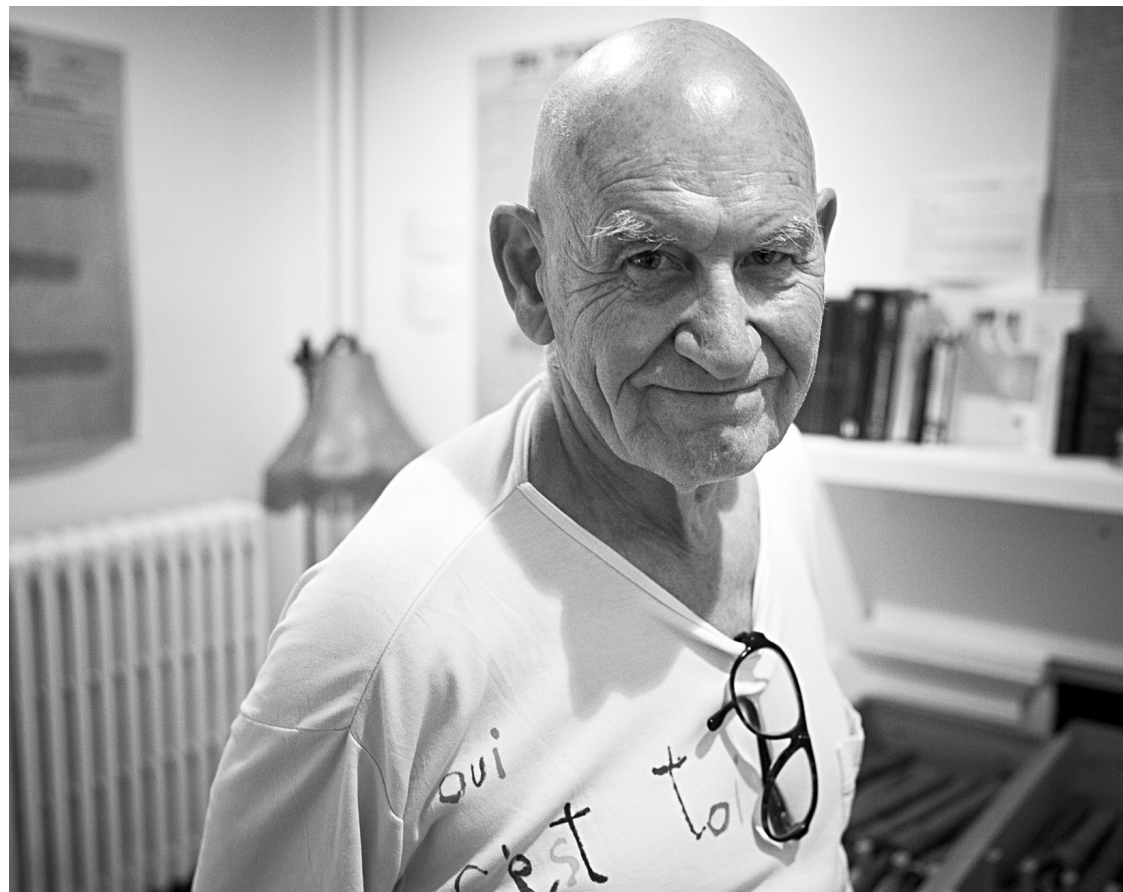
« Je n'avais pas le mandat de faire le ménage, mais de redonner à la maison un dynamisme »

Îlot littéraire

Aujourd'hui formé de VLB éditeur, de l'Hexagone, de la collection de poche « Typo » et des éditions de la Bagnole, le Groupe Ville-Marie Littérature est plus que jamais un îlot littéraire, au sein des ensembles plus vastes formés par Sogides et le Groupe Livre Québec Média. Martin Balthazar y voit une chance, l'Hexagone n'étant pas la seule entité

éditoriale à publier de la littérature au sein de Québecor, a fortiori dans l'étroit créneau éditorial qui est le sien, avec ses collections de poésie et la collection de romans « Fictions », aux exigences littéraires assumées. « *Notre mission est double : faire rayonner l'un des fonds littéraires les plus importants au Québec avec 750 titres actifs et faire vivre cette maison avec des auteurs contemporains* », ajoute-t-il.

Vu de l'extérieur, ce recentrage sur la poésie et la littérature peut sembler un retour inattendu à l'esprit des origines. Comme l'édition littéraire, mais en faisant appel à plus de patience encore, l'édition de poésie fait un pari sur le temps. « *Gigantesques bonds, je suis votre vieillard* », écrit Olivier Marchand en 1953. L'Hexagone semble aujourd'hui une fleur à la boutonnière de Québecor. Que l'empire demeure coquet, voilà ce qu'il faut souhaiter.

Collaboratrice
Le Devoir

En 1953, Olivier Marchand (notre photo) et Gaston Miron publient leur recueil de poésie, *Deux sangs*, qui inaugurerait les éditions de l'Hexagone.

L'Hexagone
en onze jalons

1952: Gaston Miron, Olivier Marchand, Jean-Claude Rinfret, Louis Portugais, Mathilde Ganzini, Gilles Carle — auxquels se joindra bientôt Hélène Pilote — se réunissent pour publier *La Galette*, bulletin de l'Ordre de Bon Temps.

1953: lancement le 25 juillet de *Deux sangs*, qui rassemble 27 et 17 poèmes respectivement d'Olivier Marchand et de Gaston Miron, alors jeunes poètes.

1956: constitution le 4 juillet des éditions de l'Hexagone en société légale. La maison d'édition est artisanale ; la direction, essentiellement collégiale.

1963: création de la collection « Rétrospectives », qui reprend en édition soignée l'œuvre de poètes majeurs. La collection est aujourd'hui en veilleuse en raison de ses coûts de production élevés.

1964: fin de la direction collégiale ; Alain Horic et Gaston Miron sont à la barre de l'Hexagone.

1970-1980: professionnalisation de l'Hexagone, qui joue en outre un rôle d'incubateur social et culturel.

1981: Gaston Miron s'éloigne. Alain Horic est à la tête de l'Hexagone, désormais éditeur généraliste.

1990: achat en novembre de l'Hexagone par le Groupe Sogides et intégration au sein du Groupe Ville-Marie Littérature.

2003: recentrage éditorial sur la poésie.

2005: achat de Sogides par Québecor.

2010: Martin Balthazar à la direction du Groupe Ville-Marie Littérature. Départs forcés ou volontaires au sein des employés ; des auteurs s'en vont ; une nouvelle équipe éditoriale est en place.

2013: l'Hexagone a 60 ans.

RÉSERVEZ VOTRE EXEMPLAIRE

auprès de votre libraire préféré dès maintenant à l'aide de ce coupon de réservation. Vous vous assurez ainsi de l'obtenir le jour même de sa sortie, le 10 octobre !

GABRIEL
NADEAU-
DUBOIS

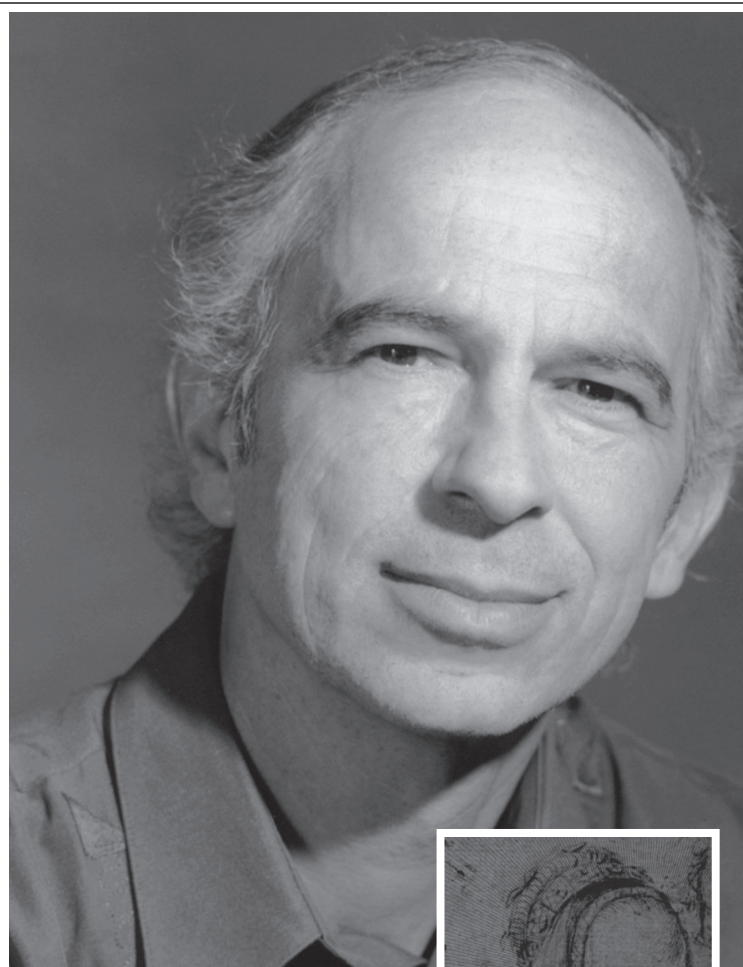
TENIR
TÊTE

LUX

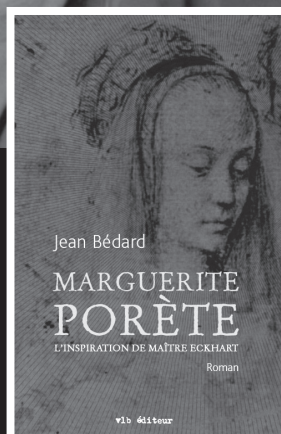
NOM : _____

COURRIEL/TÉLÉPHONE : _____

ÉGALEMENT DISPONIBLE SUR
www.luxediteur.com/gnd



Félicitations à
Jean Bédard,
Prix Ringuet
de l'Académie des
Lettres du Québec



vlb éditeur
Une société de Québecor Média



ÉDITIONS DE L'HEXAGONE
Gaston Miron et le directeur littéraire de la maison de l'époque, Jean Royer, lors du 40^e anniversaire de l'Hexagone en octobre 1993.



ÉDITIONS DE L'HEXAGONE
Lancement, le 20 janvier 1965, du recueil *Le soleil sous la mort*, avec Alain Horic, Gaston Miron, Réal Fortin, Paul-Marie Lapointe et Fernand Ouellette.

LITTÉRATURE

Mémoire vive

Avec *Pomme S*, sorte d'hommage critique à Steve Jobs et aux possibilités du récit, Éric Plamondon boucle sa trilogie 1984

CHRISTIAN DESMEULES

C'est le roman de la rédemption et de la «sauvegarde». Celui qui porte en son cœur une découverte importante : ce ne sont pas les faits qui donnent un sens à la vie, mais plutôt le récit qu'on en livre. Descartes s'est trompé. S'il avait consulté Éric Plamondon à temps, il aurait pu dire : «Je raconte, donc je suis.»

Dernier volet de sa trilogie 1984, après *Hongrie-Hollywood Express* et *Mayonnaise* (Le Quartanier, 2011 et 2012), *Pomme S* promène ses lecteurs de l'empereur chinois Fou-hi — père, semble-t-il des calculs binaires qui donneront plus tard naissance à l'informatique —, en passant par l'invention du métier à tisser et celle de l'ordinateur, et par la révolte des Canuts à Lyon en 1831, jusqu'aux *sit-in* de la contre-culture californienne des années soixante.

Une fois encore l'écrivain fait la preuve de sa maîtrise de l'art du collage. Le titre, notons-le, est inspiré de la combinaison de touches qui permet de faire sur un Mac la sauvegarde d'un texte. La pomme : un mot tout simple, «mais qui transporte avec lui des histoires de dieux, de création du monde, de péché originel et de savoirs».

Après s'être consacré aux figures de l'acteur Johnny Weissmuller (alias Tarzan) et de l'écrivain Richard Brautigan, Gabriel Rivages, sorte d'alter ego de Plamondon, s'intéresse cette fois à Steve Jobs, le cofondateur d'Apple. Trois mythes américains, trois légendes. Trois fils d'immigrants.

Trois romans, donc, et autant de variations sur le thème de la transmission — de la vie, des valeurs ou du récit. «Il lui a fallu trois vies pour comprendre que le bonheur n'est qu'une fiction, que pour être heureux il faut inventer sa vie, et que la seule façon de l'inventer, c'est de la raconter.»

L'urgence de raconter

Rencontré dans un café de Québec, où il était de passage il y a quelques semaines, vêtu de son t-shirt fétiche de Tarzan — clin d'œil, bien sûr —, Éric Plamondon commence par raconter que c'est à l'aube de la quarantaine qu'il a éprouvé l'urgence d'inventer et de raconter.

Un long, très long détour l'a fait passer par la fréquentation de certains auteurs américains



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le premier volet de la trilogie d'Éric Plamondon, *Hongrie-Hollywood Express*, était consacré à l'interprète-fétiche de Tarzan, Johnny Weissmuller.

et par des études de littérature (un mémoire intitulé «La quête électromagnétique des savoirs dans Moby Dick», son *trip* «machines» vient de là, reconnaît-il); par l'enseignement aussi, un court moment à Toronto; et par l'exil ensuite en France, pour l'amour d'une femme. Il y est encore, et habite Bordeaux depuis 17 ans.

Il se décrit comme un gars plutôt lent et parle de son premier roman, *Hongrie-Hollywood Express*, comme le résultat de vingt ans de mûrissement et de trois mois d'écriture. Le fruit d'un ultimatum qu'il s'était donné à lui-même, respecté à coups de cinq pages par jour. «Je crois que je n'aurais jamais pu écrire ma trilogie si je n'étais pas parti. J'avais besoin de cette distance, de ce regard plus objectif. En ce sens, merci à Bordeaux.»

Il raconte que cette structure atomisée du récit, cette manière de raconter en croisant entre eux les sujets et en accumulant les anecdotes,

s'est imposée à lui naturellement. L'écrivain n'avait pas envie d'opter pour une narration plus classique.

«Il me semble que le processus de connaissance du monde est essentiellement quelque chose d'éclaté, poursuit-il. On ajoute des pièces les unes aux autres jusqu'à ce qu'on obtienne quelque chose qui ressemble plus ou moins à une sphère. C'est ma propre façon de comprendre le monde, en fait, je ne pouvais pas faire autrement.» C'est sans doute là, du reste, que l'influence de Richard Brautigan est la plus palpable.

Le livre de Jobs

À propos de la vie de Jobs, dont on a récemment fait un film sans aucune perspective, estime Plamondon, il soutient n'avoir jamais voulu tomber dans l'hagiographie. Au contraire. «Sans les histoires, sans la fameuse entrevue de Playboy [parue juste avant son congédiement en 1985], sans

toutes les mises en scène, il ne resterait rien de Steve Jobs. Moi, ce qui m'intéresse dans Jobs, ce n'est pas Jobs, c'est plutôt ce qu'il dit sur notre société. C'est un bricoleur. Et dans son discours, il fait la même chose.»

Il est sans doute là aussi, dans cet art d'assembler et de bricoler, de débusquer les anecdotes et d'amalgamer les coïncidences historiques, le lien le plus fort qui existe entre la trilogie de Plamondon et ce «héros» californien.

Père, mère, fils

Après deux romans consacrés respectivement à la figure de la mère et à celle du père, *Pomme S* se penche sur celle du fils. «Notre roman familial, on le porte toujours avec nous. Et Rivages le comprend très bien. La filiation, qu'il s'agisse des parents, du pays, de la classe sociale, c'est un gros nœud, une grosse pelote de fil à démêler...»

«Il reste que la meilleure façon d'apprendre, pour moi, c'est à travers la littérature, soutient Plamondon. C'est la plus sûre façon d'apprendre sur le monde ou sur toi-même. À cet égard, *Pomme S*, pour Gabriel Rivages, c'est un peu aussi le livre de la rédemption. Parce que la décision de dire "je suis heureux" ou non, quand on y pense, elle est aussi liée à la version de l'histoire que tu racontes. Et pour ça, j'ai envie de dire, ce qu'on appelle la réalité ne suffit pas toujours.»

Avec *Ristigouche*, une *novella* qui paraîtra fin octobre à l'occasion des dix ans de son éditeur, Le Quartanier, il faudra s'attendre à quelque chose d'un peu différent. «C'était un sas de décompression. Une étape entre ce que j'ai déjà fait et ce qui s'en vient.»

Et ce qui s'en vient? Il évoque un voyage récent de cinq mois en motorisé avec sa petite famille jusqu'au Montana — la Californie devra encore l'attendre, un périple qui devrait alimenter un prochain livre. «Aux États-Unis, c'est étonnant, la moindre petite ville a son musée. Ils ont compris qu'il faut raconter son histoire, sinon on n'existe pas.»

Collaborateur
Le Devoir

POMME S

Éric Plamondon
Le Quartanier
Montréal, 2013, 248 pages

Retour aux sources au Salon du livre du Saguenay

CATHERINE LALONDE

Le Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean, premier de la série automnale des foires du livre, bat son plein depuis jeudi. Pour sa 49^e édition, le Salon effectue «un retour aux sources, à la famille et à l'histoire», a précisé au Devoir la directrice générale, Sylvie Marcoux. «Parce qu'on est à la veille de la 50^e édition, qu'on va fêter en grand et longtemps, on se rappelle à quel point le Salon est enraciné. J'aime redire que ce n'est plus notre Salon. Les gens ici se le sont approprié. C'est leur Salon.»

Près de 300 éditeurs présenteront leurs bouquins et 278 auteurs seront présents. «C'est énorme pour nous, poursuit la directrice. L'an dernier, on avait déjà atteint un record en recevant 218 auteurs, et cette année ça encore explosé.»

Est-il vraiment possible et pertinent, pour un événement littéraire, de toujours croître, comme cela semble devenu la norme? «C'est drôle que cette question se pose maintenant, car on vient d'en discuter, les neuf directeurs généraux de salons du livre du Québec. On ne vise pas une croissance continue: elle arrive. Il y a une popularité certaine.»

Les auteurs veulent être présents dans les salons, s'y faire connaître, vendre ainsi davantage. Les médias, qui cariburent à l'événementiel, sont davantage présents alors que la couverture littéraire générale rétrécit.

Un salon semi-nomade
«Au Centre des congrès, je ne peux recevoir plus de visiteurs que les 21 000 que j'accueille depuis à peu près cinq ans. On a instauré les activités hors les murs pour résoudre ce problème. Et ça aussi, ça explose: de 99 rencontres en école l'an dernier, on passe à 121. On couvre le territoire au complet. J'ai des auteurs qui vont du côté du Lac, jusqu'à Dolbeau. Quand j'ai dit par exemple au poète Mario Brassard qu'il s'en

allait à Saint-Ludger-de-Milot, dans le nord du Lac, il m'a demandé, perplexe: "Où ça?" Je lui ai répondu qu'il devait lire Michel-Marc Bouchard [car sa pièce Les muses orphelines s'y déroule]... J'ai une petite école, là-bas, une vingtaine d'enfants qui vont le recevoir un après-midi.»

Ce sont les classes de maternelle et de premier cycle qui répondent le mieux aux rencontres d'auteur hors les murs. «Les t'its poux, dans un salon rempli de monde, entre les 6000

enfants des visites scolaires, ne voient pas grand-chose, alors que si Nathalie Choquette ou Gribouille Bouille vont en classe faire une lecture ou une animation, ça les touche davantage», poursuit Sylvie Marcoux.

Si la croissance se poursuit, se sera donc en déployant les activités à l'extérieur. «On travaille

pour bien viser, pour proposer les bons auteurs aux bons lieux. À la bibliothèque d'Alma, par exemple, c'est Micheline Duff qu'on envoie, l'auteure québécoise dont les livres y sont le plus empruntés. Patrick Sénécal, lui, ira au cégep de Jonquière, carrement à l'auditorium. Je crois qu'on arrivera cette année à toucher 10 000 personnes hors les murs.»

Activités nombreuses

In situ, les activités sont nombreuses. La directrice Sylvie Marcoux souligne la discussion samedi autour de la cuisine et des livres de cuisine, «dont on n'a jamais parlé ici au Salon».

L'auteure Catherine Leroux (Alto) se livrera au jeu des confidences et un hommage au médecin-poète Jean Désy (XYZ) sera livré en soirée. Dimanche, Samuel Archibald (Atelier 10) se demandera si la classe moyenne existe encore. Entre autres. Au Centre des congrès Delta Saguenay, jusqu'au 29 septembre.

Toutes les informations sur www.salondulivre.ca

Le Devoir

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Liens du sang, liens du cœur

CHRISTIAN DESMEULES

Un peu plus de deux ans après *La marche en forêt* (Alto), un premier roman tentaculaire qui brossait le portrait impressionniste d'une «famille colossale», Catherine Leroux poursuit avec *Le mur mitoyen* son interrogation sensible des liens familiaux. Mais en plongeant cette fois ses personnages dans les eaux les plus noires d'un système à l'équilibre déjà instable.

De Bathurst à San Francisco, de la Géorgie aux plaines de la Saskatchewan en passant par Montréal, Catherine Leroux explore ainsi, à la manière d'un Wajdi Mouawad — difficile de ne pas établir ce lien, bon ou mauvais, avec le dramaturge —, le poids des fatalités à travers un réseau de tragédies tressées les unes aux autres.

À Grande-Anse, au Nouveau-Brunswick, Madeleine vit entre le souvenir de son mari décédé il y a neuf ans et les rares visites de son fils Édouard. Toujours parti, fuyant elle ne sait quoi sur une route ou une autre du Canada et des États-Unis depuis qu'il a 17 ans, il donne l'adresse de sa mère aux voyageurs qu'il croise sur sa route.

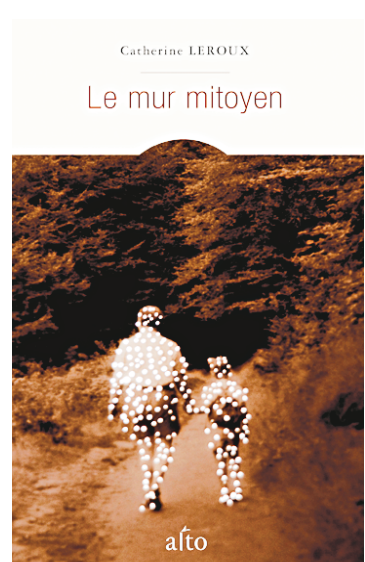
Une seule règle imposée à ces visiteurs de passage qui sont autant de «cartes postales

vivantes envoyées par son fils qui ne lui écrit jamais»: chacun doit écrire une lettre à ses parents avant de repartir. Mais une maladie grave et le besoin urgent d'une greffe de poumon — une séquence d'événements que le jeune homme interprète comme une punition — le ramèneront à son port d'attache pour solliciter l'aide de sa mère. «Les tests n'ont pas établi de parenté génétique entre vous et votre fils», lui dira-t-on, provoquant les remous que l'on imagine.

Les failles des familles

Ayant tous les deux été adoptés, un couple dépareillé — il est un politicien de gauche fédéraliste, issu d'une famille juive, elle vient d'une famille «de souche» indépendantiste et gère une ONG —, Ariel et Marie, qu'une seule lettre sépare, devront faire face à des révélations inattendues quant à leurs origines. De nouvelles données qui viendront bouleverser leur existence et mettre à l'épreuve leur amour.

En Californie, Simon et Carmen Lopez, un frère et une sœur qui n'ont jamais connu leur géniteur, craignent que leur mère malade ne meure en emportant à jamais le secret de leurs origines, vivant de part et d'autre d'une faille humaine, leur mère, attendant

Catherine LEROUX
Le mur mitoyen

la secousse ultime comme d'autres attendent le «Big One». Auraient-ils préféré ignorer le peu qu'ils finiront par apprendre?

Et qu'est-ce qui relie un incendie criminel dans une petite ville des Prairies à un accident de train à Savannah? Qu'ont en commun ces personnages? Sinon qu'ils promettent tous, comme chacun d'entre nous, leurs questions sans réponses. Du reste, les leurs sont plus lourdes. Tout comme pèse davantage sur eux le poids de la fatalité.

Vous l'aurez compris: on avance sur la pointe des pieds lorsqu'on tente de parler de ce livre qui ressemble à un sac de

nœuds, tant on craint de trop en dévoiler et de gâcher les surprises sur lesquelles repose une bonne partie de ses effets.

Le mur mitoyen, lorsqu'on y pense, ça peut être à la fois ce qui rapproche et ce qui sépare. C'est l'un des sens à donner à ce roman sur l'arbitraire des liens familiaux, la fragilité des liens du sang, sur les choix que l'on a faits à notre place et ceux que l'on renouvelle de son plein gré. Sur la force et la fragilité de l'amour, un sentiment qui ne se commande pas.

Avec ce roman ambitieux, autant dans son thème que dans son architecture, Catherine Leroux nous fait la preuve une fois encore de son écriture forte et pénétrante. Une qualité qui surpasse, a-t-on envie de dire, l'intrigue et les grosses ficelles qui alourdissent *Le mur mitoyen*. Car on y sent que la dose du drame et des hasards y est un peu forcée, sinon racoleuse — une impression que tempère il est vrai le parfum léger de réalisme magique qui y flotte.

Collaborateur
Le Devoir

LE MUR MITOYEN

Catherine Leroux
Alto
Québec, 2013, 346 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 16 au 22 septembre 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR

CLASSEMENT PRÉSIDENT N° DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	Les héritiers du fleuve • Tome 1 1886-1893	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	2/71
2	Malphas • Tome 3 Ce qui se passe dans la cave reste dans...	Patrick Sénécal/Alire	1/5
3	Le pot au rose	Dominique Bertrand/Homme	5/2
4	Madame Tout-le-Monde • Tome 3 Châteaux de sable	Juliette Thibault/Hurtubise	-/1
5	La grange d'en haut • Tome 1 Faut marier Hélène	Micheline Dalpé/Goélette	3/5
6	Illusion de lumière	Louise Penny/Flammarion Québec	4/6
7	Le vent en parle encore	Michel Jean/Libre Expression	-/1
8	On fait l'amour, on fait la guerre	Mélanie Leblanc/Mortagne	-/1
9	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	7/46
10	Maggie • Tome 3 Le destin de Maggie	Daniel Lessard/Pierre Tisseyre	-/1

▼ Romans étrangers

1	Les perroquets de la place d'Arezzo	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	2/3
2	Inferno	Dan Brown/Lattès	1/17
3	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès	4/33
4	Mauvaise étoile	Roger Jon Ellory/Sonatine	5/5
5	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	3/51
6	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	6/37
7	Crossfire • Tome 1 Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	9/5
8	La nostalgie heureuse	Amélie Nothomb/Albin Michel	7/2
9	Moi, Alex Cross	James Patterson/Lattès	8/6
10	Crossfire • Tome 2 Regarde-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	-/1

▼ Essais québécois

1	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10	1/5
2	Désobéisiez!	Victor-Lévy Beaulieu/Trois-Pistoles	3/4
3	Résistance. Chroniques 2008-2009	Pierre Falardeau/VLB	-/1
4	Rêver Montréal. 101 idées pour relancer la métropole	François Cardinal et al./La Presse	2/3
5	Le petit Fortin. L'économie du Québec racontée à mon voisin	Pierre Fortin/Rogers	4/5
6	Qui vous a dit que nous avions besoin de vous?	Jacques Classens/Écosociété	-/1
7	Ce peuple qui ne fut jamais souverain. La tentation du suicide...	Jean-François Payette/Roger Payette/Fides	5/3
8	Les prisonniers politiques au Québec	Jean-Philippe Warren/VLB	7/2
9	Ma vie à contre-Coran. Une femme témoin sur les islamistes	Djemila Benhabib/VLB	-/1
10	Quelle laïcité?	Bruno Demers Yvan Lamonde/Mediaspaul	-/1

▼ Essais étrangers

1	Les personnages de Lucky Luke et la véritable histoire de la...	Collectif/Historia	1/5
2	L'égalité c'est mieux. Pourquoi les écarts de richesses ruinent...	Richard Wilkinson Kate Pickett/Écosociété	-/1
3	L'industrie des lettres	Olivier Bessard-Banquy/Pocket	5/2
4	Dans les ruines de l'université	Bill Readings/Lux	-/1
5	Les Romanov. Une dynastie sous le règne du sang	Hélène Carrère d'Encausse/Fayard	2/7
6	Meurtres sans frontières. Mourir pour un reportage dans les...	Thyry Gould/PUL	-/1
7	Comment vivre? Une vie de Montaigne en une question et...	Sarah Bakewell/Albin Michel	-/1
8	Gluten. Comment le blé moderne nous intoxique	Julien Venesson/Thierry Souccar	6/4
9	Vers un nouvel ordre du monde	Gérard Challaïand/Seuil	-/1
10	Et Dieu dit : Que Darwin soit!	Stephen Jay Gould/Points	8/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

L'argent parle, aux États-Unis comme au Québec

LOUIS
HAMELIN

« Les Québécois sont incapables d'imaginer la richesse », a écrit Denys Arcand dans un récent numéro de la revue *L'Inconvénient* consacré à *L'héritage de la pauvreté*. C'est peut-être, me dis-je, un peu la faute de la Caisse populaire, de cette mentalité d'épargnants inculquée dès la petite école à coups de dix cennes dans le livret de dépôt. Un millionnaire n'est pas une personne qui épargne de l'argent, c'est quelqu'un qui a compris que, pour amasser le premier million, ça prend un peu de créativité, avec la comptabilité surtout. D'autre part, je suis en fusil contre les Caisses Pop, qui viennent de fermer deux guichets automatiques dans mon coin : tiens, mon tout nu, t'as juste à marcher deux kilomètres si tu veux pas payer des frais de transaction aux autres banques. Prends ton auto, ça va aller plus vite. Et tout ça en continuant de se parfumer à l'odeur de sainteté de l'idéal coopératif.

Heureusement, la littérature a des antidotes à proposer. Je veux bien être né pour un p'tit pain, mais pas condamné à relire *Un homme et son péché* jusqu'à la fin de mes jours. Il faut lire, plutôt, *Gursky* (Calmann-Lévy) de Mordecai Richler, ce grand roman sur le Nord et la *money trail* des Bronfman (qui s'appellent Gursky dans le livre, sage précaution, car il n'y a vraiment rien comme des frais d'avocat pour vous mettre sur la paille). Ou lisez n'importe quel petit gars de New York, n'importe quel prosateur qui a cessé de croire il y a un siècle et demi qu'un écrivain, c'est quelqu'un qui est capable de vivre dans une cabane au bord d'un lac tout seul avec son chien, ou même pas de chien. Un qui professe, comme tout un chacun, sa foi dans le Rêve Américain où tout le monde a sa chance et est tenu de la saisir quand elle passe, quitte à devoir d'abord l'assommer à coups de batte de baseball. Un



MARIO TAMA / GETTY IMAGES / AGENCE FRANCE-PRESSE

Stuart Nadler est un gars de New York qui donne l'impression d'avoir toujours la Grosse Pomme dans la peau.

gars de New York, donc, ou dont les histoires se passent à New York, qui donne l'impression d'avoir toujours la Grosse Pomme dans la peau, même s'il vit dans le bout de Green Bay, comme Stuart Nadler, par exemple : « *Tous deux, après une enfance vécue dans la plus grande pauvreté, étaient fascinés par les signes extérieurs de la richesse. Le loyer était exorbitant mais Larry disait souvent en plaisantant que c'était comme si l'un d'eux entretenait une maîtresse. Car les ennuis potentiels ne venaient pas seulement de la femme elle-même, ils étaient liés à l'argent qu'il fallait dépenser pour la satisfaire : dîner au Cirque avec la carte de crédit de la société, louer une Porsche décapotable pour aller passer la journée à Montauk, réserver la suite nuptiale au Saint-Regis, il y avait de quoi*

flamber le capital d'une affaire de taille modeste. »

Ça se trouve dans la première nouvelle de son recueil. Ça raconte un ingénieur chassé-croisé amoureux sur fond de fric légalement acquis, sinon exempt de toute odeur (« [...] on s'en sort pas mal dans la vie en vendant de la bouffe médiocre »), et de coïts discrets à Brooklyn Heights. Les riches ont aussi leurs malheurs, dit la sagesse populaire, mais quand le malheur se présente sous les traits d'une très jeune femme en « haut noir très décolleté », d'une « Barbie juive », il me semble qu'on doit être un peu plus facile à consoler.

La mort du papier

La seconde nouvelle, *Hiver en dents de scie*, se passe à Concord, près de Boston. Un

couple marié, dont le seul rejeton, parti étudier en Californie, est de retour à la maison pour Thanksgiving. Dans ce village de banlieue, la femme entretient ouvertement une liaison avec son professeur de technique de rédaction de mémoires. Un axe père-fils est presque inévitable. Mais un fossé les sépare désormais : le père, dont l'observance religieuse n'a jamais été le fort, a déserté la synagogue depuis sa bar-mitsva. Le fils, lui, a maintenant à la bouche des noms de fêtes comme Shabbat et Hanoukka.

Au village, le papa découvre fiston à la porte de la librairie locale, sur laquelle il vient de se cogner le nez. « Elle a fermé définitivement pendant l'automne, ce qui ne m'a pas tellement étonné même si cette perte a été accueillie par un

concert de lamentations. Nous tous ici, avec une discrétion empreinte de mauvaise conscience, avons pris l'habitude de faire nos emplettes sur Internet... » Le père et le fils prennent alors, ensemble, le chemin du bois. Ils vont, comme les ados du coin, vider une cannette de bière ou deux près des vestiges du vieux moulin à eau. « Des siècles auparavant, il produisait de la pâte et papier, les villages autour ont tout rasé pour amener le bois ici mais le moulin est mort... »

Siècle charnière

D'abord le moulin, puis la librairie. Et près de ce moulin « presque effondré, infesté de rongeurs, de moisissure et de graffiti », sur les genoux du fils qui partage avec son père un tronc d'arbre pourri en

guise de banc, un ordinateur portable fait office d'album de famille. Il y a, dans cette belle scène teintée de mélancolie, qui se déroule à un kilomètre à peine de l'Old Manse où les lectures publiques d'Emerson, de Thoreau et des autres transcendentalistes déplaçaient les foules d'avant la télé et la Toile, comme un discret coup de chapeau à la civilisation du papier. Nous ne vivons pas tant à l'Âge de l'Information ou à l'Ère de la Technologie que sous le Règne du Changement, ce qui pourrait contenir au moins une partie de l'explication de l'attrait, aux yeux de certains, des anciennes prescriptions d'un Dieu qui n'a jamais été, Lui, du genre à tolérer qu'une mère ne prenne même pas la peine de se cacher pour s'envoyer en l'air avec un joyeux boomer athée.

Des sept nouvelles que contient le recueil, six sont de bonnes à très bonnes, et une m'a paru ratée, qui avait pourtant bien commencé. Dans *Catherine et Henry*, une jeune femme vivant en couple avec un peintre dans l'atelier de qui défile, au nom de l'art, une succession de jeunes femmes nues, décide, pour tester la fidélité de son mec, de le piéger, sur le modèle de la provocation policière. Très bonne idée de nouvelle, et très mauvaise pour Catherine, le problème étant que, sur les 47 pages que ça dure, j'ai eu l'impression qu'il y en avait quelques dizaines de trop...

J'ai lu le recueil de Nadler pendant un séjour sur la côte du Maine à la fin de l'été. Sur la plage, pas d'opulence voyante, et pas mal de petites familles québécoises comme la nôtre. Mais à lui seul, l'immobilier du bord de mer concentrerait assez de fric pour acheter la moitié de l'Afrique. Chanceux, les États-Uniens. En plus de s'enrichir, leur Dieu leur permet de contracter de grosses hypothèques.

LE LIVRE DE LA VIE

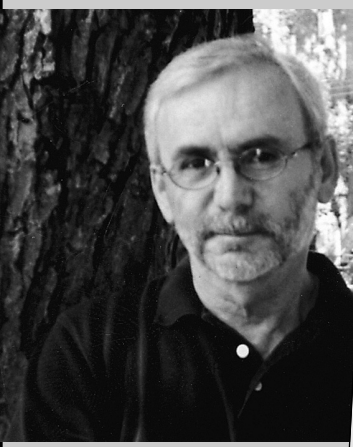
Stuart Nadler

Traduit de l'anglais

par Bernard Cohen

Albin-Michel

Paris, 2013, 275 pages

GRAND PRIX QUÉBÉCOR DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE
PRIX DU FESTIVAL DE LA POÉSIE DE MONTRÉAL
MARCEL LABINE
Le tombeau où nous courons


178 p., 15,95\$

PRIX ALAIN-GRANDBOIS
PRIX DE POÉSIE ESTUAIRE – BISTRO LEMÉAC
RENÉ LAPIERRE
Pour les désespérés seulement


152 p., 15,95\$

LES HERBES ROUGES / POÉSIE
Prix jeunesse des libraires 2013:
et les lauréats sont...

Trois auteurs québécois et trois auteurs étrangers ont été couronnés d'un Prix jeunesse des libraires du Québec 2013. De ce côté-ci de l'océan, Fabrice Boulanger et son audacieux *Ma sœur veut un zizi* (La Bagnole) l'emportent dans la catégorie 0-4 ans. Chez les 5-11 ans, l'illustrateur Roger remporte l'honneur pour *Mingan* (La Bagnole), où ses dessins se joignent à des poèmes d'écoliers innus, alors qu'André

Marois est salué pour son suspense réaliste *Les voleurs de mémoire* (La Courte Echelle). Hors Québec, Vincent Cuvellier a séduit les tout-petits et les grands du jury avec *Émile est invisible* (Gallimard), illustré par Roman Badel. Michael Escoffier l'emporte avec *Sans le A. L'anti-abécédaire* (Kaléidoscope), illustré par Kris Di Giacomo. Pour le lectorat adolescent, c'est Sarah Cohen-Scali qui s'est distinguée avec son livre choc *Max* (Gallimard). Créé en 2011, le Prix jeunesse des libraires est décerné dans le cadre du Festival international de la littérature.

Le Devoir

Nostalgie, vide et indicible

NAÏM KATTAN

Amélie Nothomb a habité ses très nombreux lecteurs dans le monde à la sortie annuelle d'un nouveau roman. Née au Japon de parents belges, elle vient d'atteindre la quarantaine et on a l'impression qu'elle en a subi la crise.

La télévision française lui offre, à point nommé, de passer une semaine au Japon pour évoquer sa jeunesse dans un document. La romancière accepte. Elle visite avec l'équipe Kobe, Kyoto, Fukushima et Tokyo, se rend à la rue où elle est née, à l'école de son enfance.

Il n'y a que deux personnes qu'elle cherche à voir : sa nourrice Nishio-san et son ex-fiancé Rinri, qui la plongent dans l'intimité du Japon.

La première, une vieille femme qui la reconnaît malgré ses absences, demeure silencieuse. Elle ne voit plus ses enfants, ne connaît point ses petits-enfants. Amélie l'étreint et se met à pleurer. Cette femme, qu'elle considérait comme sa mère, gémit. Ainsi elle prend acte de sa présence. Son équipe a beau la rassurer, lui dire que cette femme était heureuse de la voir, Amélie Nothomb ne ressent que vacuité, vide.

Sa rencontre avec Rinri, son ancien fiancé, dure plus longtemps. Ils s'étaient connus à vingt ans, avaient passé deux ans ensemble. Le jeune homme était amoureux. Amélie était attirée par sa gentillesse, son élégance,

mais ne l'aimait pas. Elle est très émue de le revoir. Il se met à égrener ses souvenirs, qui ne correspondent pas aux siens. Il est marié, père d'un garçon, mais ne dit mot sur sa femme. Et quand Amélie exprime le désir de connaître son fils, il refuse. Rinri invite l'équipe à dîner. Il parle de son entreprise de bijoux, du Japon, ne laissant pas filtrer un mot de ses sentiments. Amélie ne connaît pas sa réaction à leur séparation.

Il s'agit pour lui d'indicible.

Il s'agit pour lui d'indicible.

Rêve et absence

La nostalgie heureuse est plutôt une *novella* qu'un roman. Le livre déborde d'intelligence, abonde en remarques inattendues, frappantes.

La romancière affirme que Kyoto est la plus belle ville du monde sans nous donner une indication de cette beauté. Elle admire le Japon, mais ne pourrait y vivre car ceux qu'elle rencontre, y compris les deux personnes qui avaient laissé une marque dans sa vie, parlent et c'est le vide. Ce pays demeure étranger. Elle y a néanmoins passé des années, en parle la langue, lui a consacré deux romans. Elle ne le ressent que dans la nostalgie qui réduit le passé au rêve et le présent à l'absence.

Collaborateur
Le Devoir

LA NOSTALGIE HEUREUSE

Amélie Nothomb

Albin Michel

Paris, 2013, 152 pages

olivieri
 Librairie & Bistro

Au cœur du cinéma

Lundi 30 septembre
à 18 h 30
 Entrée libre/réservation obligatoire
 RSVP : 514.739.3639
 Bistro : 514.739.3303
 5219 Côte-des-Neiges
 Métro Côte-des-Neiges
Causerie**Conversation autour de François Truffaut**

À l'occasion de la parution de

Truffaut et ses doubles
de Martin Lefebvre
Vrin

A-t-on tout dit sur le cinéma de Truffaut ou reste-t-il encore des découvertes à y faire? La mise en scène truffaldienne peut-elle encore nous surprendre?

 Avec
MARTIN LEFEBVRE
 Auteur et professeur
 (Concordia)

 Avec
MARION FROGER
 Auteure et professeure (UdeM)

 Animée par
ANDRÉ HABIB
 Auteur et professeur (UdeM)

LITTÉRATURE

Au cœur de la réalité crasse



DANIELLE LAURIN

C'est un premier roman percutant, où s'affirme une voix littéraire hors du commun. Celle d'une Montréalaise de 43 ans, par ailleurs blogueuse, Marie Larocque. C'est très cru, trash, violent, mais pas seulement. C'est très drôle par moments.

Cette façon de raconter les pires drames avec un grain de sel, comme si ça allait de soi. Cette façon de nous rendre attachants des personnages vulgaires et même truands sans hésiter à employer leur langage ordurier. Cette façon de plonger tête baissée dans un milieu déjanté et de nous faire vibrer.

Au centre, il y a Jeanne, née en 1970 sur le Plateau Mont-Royal. Une petite fille belle et douce, «*calme comme une photocopie*» et «*discrète comme une table de chevet*». Autour d'elle: des parents prêts à s'entretuer. «*Elizabeth et René étaient comme deux aimants retournés qui se repoussaient quel que soit l'angle de contact, mais liés par les enfants et les comptes à payer.*»

Le portrait de famille ressemble à ceci: un père indifférent, détesté. Une mère instable, imprévisible, adorée dans l'enfance puis rejetée à l'adolescence. Des sœurs pas fiables. Quant à la famille élargie, en apparence très soudée, elle comprend des danseuses à gogo, des voleurs, des drogués, des suicidés, un pédophile... Et bien sûr, ça sacre, ça boit, ça fume comme des cheminées, ça se bat dans les partys.

On sait que Jeanne va mourir jeune. Dès le début. Mais de quoi? On l'apprendra à la fin seulement. Tout comme on comprendra qu'elle a écrit le roman que l'on tient entre les mains, *Jeanne chez les autres*.

Je est un autre

Cette mise en scène du roman dans le roman n'est pas nouvelle, mais l'astuce fonctionne à merveille. En mourant à l'âge de 20 ans, Jeanne laisse derrière elle un roman inspiré de sa propre vie. Mais sa propre vie, c'est vite dit.

Jeanne s'est toujours sentie étrangère à sa vie, sans contrôle, sans aucune prise sur rien. Elle a vécu sa vie chez les autres. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne leur était pas attachée émotivement, au contraire. C'est là tout l'enjeu du livre. Comment se détacher de son milieu et voler de ses propres ailes quand l'attachement, l'affection sont si forts?

Elle qui avait d'abord rêvé de devenir espionne, puis avait trouvé refuge dans les mots des autres, s'était peu à peu approprié l'écriture comme port de salut. Écrire était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour se réapproprier un tant soit peu son histoire, pour se regarder vivre, apprendre à se comprendre, délestée du poids des autres. Écrire comme on se cherche, comme on chercherait un petit Charlie perdu dans la foule, une petite Jeanne égarée au sein de sa famille.

Écrire son journal, d'abord, à partir de l'âge de 7 ans. Puis un roman, vers l'âge de 18 ans, alors qu'on s'apprête à vivre une nouvelle vie, la sienne. Facile, s'était alors dit Jeanne: «*Je fais juste raconter les histoires de fous de ma famille. Ça me fait du bien, ça me vide la tête pour commencer ma nouvelle vie.*»

Jeanne chez les autres alterne entre les différents tableaux qui composent ledit roman familial et les fragments du journal intime de l'hé-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Marie Larocque lance un premier roman percutant avec *Jeanne chez les autres*.

roïne. De telle sorte qu'on voit tout à tour les choses de l'extérieur et de l'intérieur, dans la distance et par les yeux de Jeanne.

Le défi était de taille: faire parler Jeanne de 7 à 20 ans, et que ça sonne juste. Pari réussi. La façon de s'exprimer de Jeanne enfant est tout aussi crédible que celle de Jeanne ado ou jeune adulte. Plus elle avance en âge, plus sa langue s'affûte, dans le sens de déverser son mal-être, cracher sa révolte, son venin.

Une langue rude

Entre autres choses, on découvre ceci: «*J'ai onze ans et je voudrais être adoptée. Changer de famille. Je suis trop tannée qu'ils se battent pis qu'ils crient tout le temps. J'aime pas ça. Ça me fait peur pis ça me fait de la peine.*» Puis: «*Mon père me bat des fois, mais pas souvent. Pis de toute façon, je m'en fous, ça me fait même pas mal.*» Aussi bien dire: «*Je l'haïs comme un vieux steak rouge pas cuit.*»

C'est le monde des adultes en général que la Jeanne de 11 ans commence à remettre à question: «*On dirait qu'on est des bibelots pour eux autres. Ils peuvent nous déplacer, nous abandonner, nous jeter ou carrément nous pîcher pour nous casser.*»

Pour ce qui est de la Jeanne de 14 ans, elle en veut à sa «*chienne de mère*» qui lui fait des cachotteries. Et alors qu'elle découvre qu'elle a ses règles sans savoir de quoi il en retourne: «*Je saignais par le trou où qu'on pisse.*»

Quand, peu après, elle a sa première relation sexuelle: «*Il m'a même pas embrassée comme une actrice, il m'a juste fait coucher sur le dos sur une espèce de sofa dégoue, il m'a enlevé mon legging, ma culotte, pis bang! Il m'a foncé dedans.*»

Quant à la Jeanne de 16 ans, qui se sent abandonnée de tous, désillusionnée au possible:

«*Tout le monde meurt, un jour ou l'autre. J'ai hâte que ce soit mon tour.*»

À eux seuls, les fragments du journal de Jeanne pourraient finir par lasser. À vrai dire, les meilleurs moments de *Jeanne chez les autres* se situent quand on la voit, de l'extérieur, en interaction avec le monde qui l'entoure.

À l'oreille

Ces tableaux décrits sur un ton impersonnel, sous le mode de chroniques familiales improbables mais vraies, nous offrent de fabuleux portraits de la faune dans laquelle patauge Jeanne. On frôle la caricature par moments, mais c'est tellement vivant. Et les relations que les personnages entretiennent entre eux sont décrites avec un remarquable doigté.

Si, vers la fin de la première partie du roman, ça stagne un peu, avec l'impression qu'il y a des creux, ça repart de plus belle dans la deuxième partie, plus courte, ramassée. Plus poignante.

Le véritable exploit de *Jeanne chez les autres*: le langage. Le travail sur la langue parlée pour la rendre palpable. Aussi colorée et efficace quand il s'agit de Jeanne, de son intériorité, que lorsqu'on a affaire avec son entourage. On ne fait pas que lire ce roman, on l'entend.

JEANNE CHEZ LES AUTRES

Marie Larocque
Tête première
Montréal, 2013, 308 pages



JEANNE CHEZ LES AUTRES

Germaine Guèvremont
Le Cycle du Survenant
En pleine terre · Le Survenant · Marie-Didace
Présenté par David Décarie et Lori Saint-Martin

Lise Gauvin
Parti pris littéraire
Le fac-similé de l'édition originale
Postface d'André Major

Roland Viau
Du pain ou du sang
Les travailleurs irlandais et le canal Beauharnois

Alain Beaulieu, Stéphan Gervais, Martin Papillon (dir.)
Les Autochtones et le Québec
Des premiers contacts au Plan Nord

Frédéric Bastien, François Géliveau (dir.)
Les Québécois aux urnes
Les partis, les médias et les citoyens en campagne

Marie-Hélène Parizeau et Jean-Pierre Le Goff
Au cœur des débats
Les grandes conférences publiques du prix Gérard-Parizeau 2000-2010

Les livres des PUM sont aussi disponibles en version numérique à 50% du prix papier.
www.pum.umontreal.ca

Université de Montréal **PUM**
Les Presses de l'Université de Montréal

olivieri
Librairie & Bistro

~ Au cœur de la littérature ~

Mercredi 2 octobre, 18h00

Actualité de
Parti pris ?

Lancements et causerie

Une présentation du magazine *Spirale* et du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ)

5219, Côte-des-Neiges
[Métro Côte-des-Neiges]

Entrée libre

Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303

Actualité de Parti pris ?

Causerie et lancements

À l'occasion du 50^e anniversaire de la revue *Parti pris* (1963-1968) et du colloque international AVEC OU SANS PARTI PRIS, qui aura lieu les 3 et 4 octobre au Centre d'archives de Montréal de BANQ, la Librairie Olivieri sera l'hôte d'une causerie autour de l'héritage et de l'actualité d'une revue qui a marqué le paysage politique et culturel du Québec.

Avec la participation de :

Lise GAUVIN (Université de Montréal)
Robert MAJOR (Université d'Ottawa)
Jacques PELLETIER (UQAM)

Animation :

Gilles DUPUIS (CRILCQ)

La rencontre sera suivie du lancement de la réédition de *Parti pris littéraire* de Lise Gauvin (PUM) et de *Parti pris : idéologies et littérature* de Robert Major (Éditions Nota Bene), et de souligner la parution de *Parti pris. Une anthologie* (LUX éditeur), de Jacques Pelletier, ainsi que du nouveau numéro du magazine culturel SPIRALE, dont le dossier est consacré à *Parti pris*.

CRILCQ
CENTRE DE RECHERCHE
INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA
CULTURE QUÉBÉCOISES

Spirale

LIVRES

CINÉMA

Portrait ciné de Salinger

MARTIN BILODEAU

La vie de J. D. Salinger, disparu en 2010, est un mystère. Était-il vraiment nécessaire de sortir le marteau-piqueur pour tenter de le percer ? À cette question, le documentaire de Shane Salerno répond par l'affirmative. En fait, *Salinger*, film-enquête boursofflé et racoleur, instructif toutefois (c'était la moindre des choses), qui reconstruit la ligne de vie personnelle et professionnelle de l'auteur de *L'attrape-cœurs* (Pocket).

Abus de forme. Voilà le mal dont souffre ce documentaire ultrastylisé et hyperactif, haché menu par quatre monteurs et laminé mur à mur par une musique qui pousse l'affront jusqu'à se superposer aux témoignages. Abondants, les témoignages. Fertiles en faits historiques vérifiables (par les biographes, écrivains et spécialistes), en anecdotes extraites de l'intime et du privé (par les amis et connaissances), en potins sentimentaux versant dans le scabreux (par les ex-amoureuses ou épouses).

En surface

Le terrain couvert est large, mais Salerno saoule le client et n'approfondit rien. À l'exception peut-être du traumatisme vécu par Salinger durant et après la Deuxième Guerre mondiale, à laquelle il a participé comme agent de renseignement, tout en transportant sur lui et en peaufinant les six premiers chapitres du manuscrit de son unique roman, *L'attrape-cœurs*. Témoins de son passage : une photo inédite le montrant en train d'écrire, prise dans les semaines qui ont suivi le Débarquement (dont il est un des miraculés), ainsi qu'un bout de film jamais vu le montrant de dos accueillant les remerciements d'une famille française libérée.

Salinger a cessé de publier en 1965. Mais ses coffres ont révélé à sa mort plusieurs manuscrits de romans et de nouvelles dont l'ordre de parution (débutant en 2015) a été soigneusement dicté par l'auteur dans son testament. L'écrivain, qui s'était retiré du monde en 1953 sous l'assaut de la célébrité provoquée par le triomphe planétaire de son roman, aurait été, à l'image de son héros Holden Caulfield, déçu par la superficialité et la fausseté du



Jerome David Salinger

monde. Réfugié dans une petite ville rurale du New Hampshire, il a continué de faire l'objet d'un culte que le film de Salerno tente de comprendre sans lui-même comprendre que, chemin faisant, il durcit son mythe. Sous nos yeux mitraillés par le montage strobé, l'homme secret est dénudé par ses travers humains (dont une affection pour les très jeunes femmes) ; l'écrivain secret est interprété à la lumière de son œuvre, jugée, à tort ou à raison, autobiographique. Mais aucune des affirmations et hypothèses contenues dans le film n'est vérifiée par le principal intéressé, à travers des archives radiophoniques ou télévisées accordées avant son repli. Même ses biographes, abondamment cités dans le film, ne l'ont jamais rencontré.

J. D. Salinger n'a pas seulement construit une œuvre, dont plus des deux tiers restent encore à paraître. Il a érigé une muraille humaine autour de lui, dont la dernière image montre une des faces. Les proches et amis interviewés dans le film ne le sont plus depuis des décennies. Ils l'ont trahi ou ont été trahis par lui. Ça peint l'écrivain sous un jour douteux.

Collaborateur
Le Devoir

SALINGER

Film écrit et réalisé par Shane Salerno, d'après le livre de Paul Alexander. Image : Anthony Savini, Buddy Squires. Montage : Jeffrey Doe, Regis Kimble, Sabine Krayenbüh, Langdon Page. Musique : Lorne Balfe. États-Unis, 2013, 129 minutes.

Des romans et du cinéma

Marie Darrieussecq a beaucoup exploré son monde féminin, artistique, maternel, amoureux, littéraire. Elle a désormais une œuvre qui cherche hors de la littérature l'« interface imaginaire d'un roman devenant un film », selon ses mots.

GUYLAINE MASSOUTRE

Elle a débuté avec *Truismes* en 1996, un roman dérangeant qui traitait des clichés racistes et sexistes, à travers la métamorphose d'une femme en truie. Abject, grunge, avait-on dit. C'était il y a 15 ans. L'ouvrage devint un best-seller. Aurait-il fallu relever les écrivains qui avaient balisé le sujet ? Tel Michael Mackenzie, dont *La baronne et la truie*, joué à la même époque à Montréal.

Les emprunts sont courants en littérature. Mais détourner un livre sans le mentionner fait scandale. Darrieussecq y gagna une querelle avec Marie NDiaye. Dans *Naissance des fantômes*, Darrieussecq reconnut la singerie littéraire de son propre univers. Cette impression gênante s'accrut lorsque Camille Laurens s'écria, sur maintes tribunes, que *Tom est mort* avait un vice de forme. Cette fois, celle-ci épinglait « le plagiat psychique », la copie sans effraction ni trace, mais avec indices, ce qu'elle appela drôlement « le syndrome du coucou ».

Presque un film

Darrieussecq, fétichiste ? Elle réagit. Elle disserta sur le plagiat dans un essai, *Rapport de police* (2010), où elle noyait le poisson. Elle récrivit *La princesse de Clèves*, dite *Clèves* tout court en 2011, et enfonce le bouchon en traduisant Ovide. Finalement, elle se raconte beaucoup, et sa cote grimpa. Son dernier roman est déjà en lice pour le Goncourt. Elle emprunte toujours, mais

ce pli dévoilé ne la démonte pas.

Chacun de ses livres vient donc avec un trousseau de clés, et s'il est vrai que tout écrivain est une bibliothèque, disons que l'astucieuse écrivaine vit de fascinations, un peu tricheuse, un peu hallucinée et se mirant. Comme si son art était de traiter le bien culturel comme un cliché qu'elle refonde en jouant.

Ainsi a-t-elle trouvé son fil à coudre. Dans *Il faut beaucoup aimer les hommes*, ce beau titre est une citation de Duras. Et si c'était un roman africain, comme elle le prétend ? Il y aurait d'abord l'histoire hollywoodienne, la redite d'un certain cinéma. L'acteur noir dont il est question serait Canadien, etc. L'actrice française dont il est question découvrirait le b.a. ba de l'altérité, etc.

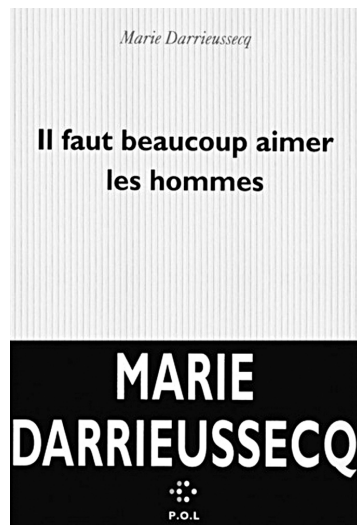
Les idiots

Faut-il lire ce roman sur la passion, parodie du genre et exercice de style ? On peut aimer sa faconde, le ton aéré, ses registres changeants. Les échos littéraires ? Ils sont protéiformes. Darrieussecq est un phénomène. Son objet séduira, quoique renouvelable. Un genre de cinéma.

Lu seul, ce roman un brin sensationnel est-il crédible ? On peut en discuter. Voyez l'utilisation de Conrad, un écrivain génial qui passe au large. Pariez sur le divertissement. Darrieussecq insiste, gratte, attire ou agace. On est dans le marché aux épices variées. C'est ce qu'on peut lui reprocher.



Le garçon
incassable
Florence
Seyvos



Il faut beaucoup
aimer
les hommes

MARIE
DARRIEUSSECQ



P.O.L.

Le dernier roman de Marie Darrieussecq est déjà en lice pour le Goncourt.

De son côté, scénariste et romancière dans la mi-quarantaine, Florence Seyvos chevauche aussi les deux continents. Hécatombe, Hollywood, cet automne ! N'empêche, son histoire, *Le garçon incassable*, est des plus spéciales. Moins ambitieuse, plus serrée sur les personnages, jamais à vau-l'eau. En une double trame narrative, la narratrice campe le portrait de son frère, handicapé mental, et de Buster Keaton, enfant saltimbanque violenté, peu aimé, maltraité, avant de devenir un clown inoubliable.

Il ne souriait pas. Il osait le ridicule, l'absurde. L'enquête de la narratrice est une réflexion sur l'éducation, sur l'idiotie apparente, sur ce dont on rit et qui fait recette, par imbécillité, par aveuglement. La comparaison avec Buster Keaton est un peu forcée, sa vie rebondissant de cascades en gags, truffée d'accidents liés aux risques farineux de ses entreprises. La folie est là.

L'enfant qu'elle raconte souffre en silence, sans moyen de comprendre autrui. Keaton épuise tout son entourage, mais c'est un génie de drôlerie circassienne. Seyvos plonge dans ses films et les documentaires qui le concernent, montrant que les monstres ne sont pas ceux dont on rit. Personne ne voit la solitude, la vulnérabilité de tels êtres. Ce livre touchant, juste, surprenant, est le contraire du précédent : son intention est de défaire tout le clinquant du décor.

Collaboratrice
Le Devoir

IL FAUT BEAUCOUP AIMER LES HOMMES

Marie Darrieussecq
P.O.L.
Paris, 2013, 318 pages

LE GARÇON INCASSABLE

Florence Seyvos
L'Olivier
Paris, 2013, 173 pages

POLARS

Double délire historique

MICHEL BÉLAIR

En l'espace de quelques années, Arnaldur Indridason est devenu l'un des piliers de la littérature scandinave. Son écriture élégante et dense de même que son héros, le commissaire Erlendur de la brigade criminelle de Reykjavik, incarnent le côté à la fois sombre et incandescent de ce pays de glace, de volcans et de noirceur hivernale qu'est l'Islande.

Historien, journaliste, homme de culture, Indridason n'est toutefois pas l'homme d'un seul personnage, au contraire ; souvent, dans ses livres, ce sont les membres de l'équipe du commissaire qui mènent l'enquête alors que lui brille par son absence. Parfois même, comme ici dans ce remarquable thriller historique situé à la toute fin de la dernière grande guerre, les policiers ne se manifestent qu'à la périphérie de l'histoire.

Indridason nous raconte en fait l'histoire d'un livre, le *Konungsbók*, une de ces sagas chantant les exploits de héros sans peur que l'on récitait dans l'Islande du XII^e siècle... et qui est à la base des grands mythes fondateurs germaniques. Volé par des nazis en mal de légitimité symbolique au coloré professeur qui en préparait une édition critique à la fin de la guerre, le livre donnera naissance à une quête rocambolesque menée par ce personnage fabuleux du professeur iconoclaste. On le suivra avec son disciple à travers l'Europe, Indiana Jones à sa manière, sur les traces du livre dont personne ne sait qu'il a disparu.

Le Styx à Rio

Brillant exercice d'érudition sur la littérature nordique, le récit propose aussi une impressionnante galerie de personnages dominée par le *herr professor* dont Valdemar, son disciple qui raconte l'histoire plusieurs années plus tard, ne nous dira jamais le nom. Il y a là quelques pastiches absolument jouissifs des méchants du roman noir de l'après-guerre qui font un peu penser au meilleur de Spielberg. La critique européenne a craqué pour ce livre irrésistible —

en souhaitant même le voir porté à l'écran avec Sean Connery dans le rôle du savant hors norme — et vous saurez rapidement pourquoi. Autre bizarrerie, aux antipodes de l'Islande celle-là puisque l'action s'y déroule à Rio et au milieu des années 1930 : nous sommes à Rio et la ville est terrorisée par une série d'assassinats perpétrés à grands coups de charcuterie, de crème épaisse, de sauce au chocolat et de pâtisseries toutes plus grasses les unes que les autres.

Ici aussi on sera vite frappé par la qualité d'écriture de l'auteur, qui travaille également pour le cinéma, la radio et le théâtre. L'humour surréaliste et tout à fait incongru de Jô Soares fait appel à Pessoa mais rappelle plus Borges, et surtout García Márquez. D'autant plus que le lecteur rencontre tout de suite le tueur en série — un certain Charon qui dirige l'entreprise de pompes funèbres Styx — qui s'attaque aux grosses femmes obèses pour se venger de sa mère qui le terrorisait. Un portrait de société un peu acide animé par d'improbables protagonistes.

Présentée par l'éditeur comme « un polar loufoque », cette chose étrange et carrément indescriptible, tellement l'intrigue part dans toutes les directions, est une sorte de délicieuse gâterie. À prendre en entrée — et surtout pas comme dessert ! —, avant de se lancer dans quelque chose de plus dur ou de plus difficile à digérer.

Collaborateur
Le Devoir

LE LIVRE DU ROI

Arnaldur Indridason
Traduit de l'islandais par Patrick Guelpa
Éditions Métailié
Paris, 2013, 355 pages

MEURTRES ET AUTRES SUCRERIES

Jô Soares
Traduit du brésilien par François Rosso
Éditions Hurtubise
Montréal, 2013, 264 pages

Et si le temps n'existait pas ?

GILLES ARCHAMBAULT

Pour les amateurs de littérature, *La face cachée de la lune* n'est pas qu'un film de Robert Lepage. C'est plutôt le titre d'un roman de l'auteur suisse Martin Suter. Un livre qui raconte de brillante façon la crise de la quarantaine d'un avocat qui s'aventure dans le monde des hallucinogènes. Une œuvre que l'on n'oublie pas.

Le temps, le temps est du même auteur et de la même eau. Le personnage principal, Peter Taler, est inconsolable. Sa femme Laura a été assassinée à la porte de leur domicile. La police n'a aucun indice sérieux. Taler décide alors de mener sa propre enquête. Il habite un quartier qu'il ressent hostile. En face de son logis se tapit un vieil original du nom de Knupp. Ce dernier ne parle à personne. Sa femme est décédée une vingtaine d'années auparavant. L'occupation principale du vieillard ? Photographier le voisinage et transplanter des arbres.

Taler, ayant observé les gestes de Knupp, finit par entrer dans son intimité. Peut-être le vieux cinglé a-t-il pris en photo le motocycliste que l'on a vu à la porte de Taler, le jour du meurtre ?

Petit à petit, Knupp révèle à son voisin son projet ambitieux : abolir le temps. Lui aussi veut, il trouve en Taler un complice. S'il photographie les immeubles avoisinants, s'il se livre à des travaux d'arpentage, c'est qu'il a

l'ambition de recréer à l'identique son immeuble et son jardin comme il existait en 1991, alors que sa femme était encore de ce monde. Projet insensé, qui seul justifie sa raison d'être.

Pour Knupp, le temps est aboli dès qu'on annule les transformations auxquelles on s'est livré au cours des années. Il se fie à un ouvrage ésotérique dont il a fait sa Bible. *L'erreur temps* de Walter W. Kebele. L'ouvrage n'existe nulle part. C'est une invention de Martin Suter. Un livre dans le livre.

Justesse historique

Si, au début, Taler ne se prête aux élucubrations de Knupp que parce qu'il espère en apprendre davantage sur le meurtre de sa femme, il devient peu à peu convaincu de la justesse des théories fumeuses de son voisin. Il se livrera à des malversations comptables pour financer la coûteuse opération. Car on ne remet pas à l'heure de 1991 une rue complète sans de profondes transformations. Il faut déraciner des arbres, en planter d'autres, les choisir à la taille qu'ils avaient à ce moment précis, trouver les autos d'origine, les peindre comme on a peint les maisons, tout refaire. Pour y arriver, il faut consulter des photos, comparer, soulever, convaincre des voisins récalcitrants et aussi délier les cordons de sa bourse.

On a compris que *Le temps, le temps* se déroule dans un cli-

mat qui ne doit rien à quelque réalisme que ce soit. On est en plein onirisme. L'art de Martin Suter consiste à construire sur ces bases un roman constamment prenant. Point n'est besoin d'adhérer le moins au moins aux thèses de Knupp pour le lire d'une traite. Une atmosphère de mystère plane du début à la fin. L'écriture de Suter fait des miracles. Un peu à la façon d'une caméra et d'un appareil photo, elle nous incite à voir. Suter a écrit son roman

comme un film. Ce roman peut donc aussi se lire comme un roman policier. Laura avait-elle un amant ? Pourquoi avait-elle commandé *L'erreur temps* chez une librairie de livres d'occasion ? Knupp en sait-il davantage au sujet du meurtre ?

Révéler l'issue de l'énigme, qui n'est dévoilée qu'à la toute fin, serait malhonnête. À chaque lecteur d'apprécier ou non. Je me contenterai de dire que, pour ma part, je la trouve décevante. Ce qui ne m'empêche nullement de recommander chaudement la lecture de cette histoire aussi abracadabrante que fascinante.

Collaborateur
Le Devoir

LE TEMPS, LE TEMPS

Martin Suter
Traduit de l'allemand (Suisse)
par Olivier Mannoni
Éditions Christian Bourgois
Paris, 2013, 315 pages

ESSAIS

Grandeur et misère de la coopération



LOUIS CORNELLIER

Le livre de Jacques Claessens fait mal. Consultant indépendant en matière de développement rural, Claessens, un Belge d'origine devenu Québécois d'adoption, est mort en 2012, alors qu'il se consacrait à l'écriture d'un ouvrage témoignant des réalités de l'aide internationale. Publié à titre posthume, donc, « *Qui a dit que nous avons besoin de vous?* », sous-titré *Récits de coopération internationale*, est une critique dévastatrice du fonctionnement actuel de l'aide internationale et des organismes qui la gèrent (ACDI, multiples instances des Nations unies).

Claessens a choisi la forme du récit pour présenter trois projets de développement réalisés au Burkina Faso, de 1982 à aujourd'hui. Le choix de cette forme littéraire est judicieux, note Normand Baillargeon en préface, parce qu'il fait entrer le lecteur « *dans un monde vécu, ce qui est le moyen le plus sûr et le plus naturel d'accéder à l'abîme* ». La narration est vivante, en effet, même si elle s'encombre d'un peu trop de détails.

Le premier projet, donc, consistait à améliorer des pâturages dans le nord du Burkina Faso en creusant un puits, en construisant une route et en stabilisant une dune. Le second projet visait à stopper la déforestation dans le sud du pays. Les deux furent des échecs.

Les causes du ratage

Claessens, qui s'est rendu sur place à plusieurs reprises, explique ces ratages par plusieurs raisons. Les experts occidentaux responsables de ces projets ne connaissaient pas la culture des populations locales et n'avaient pas consulté ces dernières. Les compétences de ces experts étaient inappropriées; on ne gère pas un troupeau mené par des éleveurs nomades dans une région quasi désertique comme un troupeau de vaches laitières en Occident. Les organismes qui dirigent ces projets servent d'abord leurs propres intérêts (c'est-à-dire leur expansion), et leurs envoyés sur le terrain vivent entre eux, au lieu d'entrer en contact avec les populations locales.

« *Ils disent tous aimer les Africains*, écrit Claessens, *mais ils se sont créé un microcosme en de-*



RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS

hors de la population. *Aimer les Africains, qu'est-ce que cela veut bien dire au juste?* » Peut-être faire vraiment l'effort de les connaître, d'abord. On découvrirait alors que leur attachement aux traditions et au modèle clanique, qui ont leurs charmes mais sont des forces d'inertie, s'accommodent mal du pragmatisme occidental.

Au passage, Claessens trace aussi un portrait très sombre (expropriation, pollution, exploitation des travailleurs) d'une mine d'or de la société canadienne IAMGOLD au Burkina. Affligeant, certes, mais pas surprenant. Ce qui déprime le plus, c'est le reste, c'est-à-dire les projets menés par des organisations réputées et qui foirent en raison d'une incurie systémique. Il y a des coopérateurs compétents et dévoués, mais la machine les paralyse.

Le philosophe Peter Singer, en 2009, dans *Sauver une vie* (Michel Lafon), affirmait que donner au moins 1% de notre revenu personnel à des organismes d'aide internationale relevait du devoir moral. Il m'avait totalement convaincu. Le livre de Jacques Claessens, c'est pour cela qu'il est si dou-

oureux, me fait douter. Peut-on au moins espérer que les petites organisations d'aide internationale échappent aux vices des plus grosses, tristement et lucidement exposés par Claessens? Parce que je sais que les coopérateurs de bonne foi et que la misère existent, je veux y croire.

L'égalité est la clé

Autant le livre de Claessens peut être démo-ralisant, quoique nécessaire, pour les partisans de la justice sociale, autant celui des épidémiologistes britanniques Richard Wilkinson et Kate Pickett s'avère une puissante source de réconfort. Démonstration scientifique du fait que les sociétés développées les plus égalitaires sont celles qui réussissent le mieux dans une foule de domaines directement liés à la qualité de vie. *L'égalité, c'est mieux* deviendra assurément une sorte de bible pour la gauche occidentale sociale-démocrate.

Nous étions nombreux à savoir que, morale-ment, l'égalité vaut mieux que l'inégalité. Grâce à ce livre très solidement documenté, qui éta-

blit une corrélation statistique entre la réduction des inégalités et la réduction des problèmes sociaux, nous disposons désormais de la preuve que l'égalité vaut aussi mieux socialement, économiquement et psychologiquement.

Dans les sociétés riches, et le Québec en est une, la croissance économique « *a achevé l'essentiel de son travail* », écrivent les auteurs. « *Les niveaux de bien-être et de bonheur ont cessé d'augmenter de concert avec la croissance économique* », précisent-ils. Désormais, c'est la réduction des inégalités qui doit prendre le relais.

Si on compare les sociétés riches les plus égalitaires (pays scandinaves, Japon) aux plus inégalitaires (États-Unis, Portugal, Royaume-Uni), on constate que les premières permettent une meilleure espérance de vie et de meilleurs résultats scolaires, tout en présentant de plus bas taux d'obésité, d'alcoolisme, de violence, d'incarcération et de maladies mentales. « *Une société plus égalitaire change surtout la situation des plus défavorisés*, écrivent Wilkinson et Pickett, *mais génère aussi des avantages pour les couches aisées de la population*. »

Cet essai, un des plus importants des dernières années, est une véritable bombe, qui terrasse, preuves à l'appui, toutes les théories de la droite économique, pour proposer une relance déterminée des politiques sociales-démocrates. « *Nous savons*, écrivent les auteurs, *que les pays plus égalitaires vivent bien, que les niveaux de vie y sont élevés et que l'environnement social y est de meilleure qualité*. [...] *Abstenons-nous d'éprouver de la gratitude envers les riches*. *Admettons plutôt l'effet dévastateur qu'ils ont sur le tissu social*. » La justesse de la morale des partisans de la justice sociale est enfin scientifiquement prouvée.

louisco@sympatico.ca

« QUI A DIT QUE NOUS AVONS BESOIN DE VOUS? »

RÉCITS DE COOPÉRATION INTERNATIONALE

Jacques Claessens

Préface de Normand Baillargeon

Montréal, 2013, 264 pages

L'ÉGALITÉ, C'EST MIEUX

POURQUOI LES ÉCARTS DE RICHESSES RUINENT NOS SOCIÉTÉS

Richard Wilkinson et Kate Pickett

Traduit de l'anglais par André Verkaeren

Préface de Claude Cossette

Écosociété

Montréal, 2013, 382 pages

Roland Giguère, né de la foudre et de l'éclair

MICHEL LAPIERRE

Pour le dixième anniversaire de la mort de Roland Giguère (1929-2003), Sébastien Dulude, dans *Esthétique de la typographie*, explique comment ce poète, peintre, graveur, typographe, éditeur de poésie concrétisa la devise qu'il avait choisie: « *Je peins pour parler comme j'écris pour voir*. » Giguère notait: « *Nos yeux s'ouvrent aujourd'hui / sur ce qui est nécessaire à l'éclair / pour traverser la nuit*. » Son interdisciplinarité cachait l'illumination.

« *Nous nous sommes trop longtemps attardés / à l'éclair même* », ajoutait le poète, en qui Claude Gauvreau, dès 1951, vit un frère dans la recherche inédite de l'intériorité, un pionnier « *du Nouveau Monde* » surréaliste que le *Refus global* de Borduas et consorts avait défini quelques années plus tôt. Sous Maurice Duplessis, au milieu de la Grande Noirceur, « *nous étions*, déclarera Giguère en 1967, *un peu comme des taupes qui creusent un tunnel vers la lumière*. »

Il se souviendra « *d'un moment d'effervescence extraordi-*

naire ». Dans ses vers de 1951, il souligne que « *la main du bourreau finit toujours par pourrir* », main symbolique qu'il identifiera plus tard à celle de Duplessis, une réalité qui déjà crevait les yeux.

C'est justement la période des études (1948-1951) de Giguère à l'École (rebaptisée Institut en 1958) des arts graphiques de Montréal que Dulude, performeur, chroniqueur de poésie et animateur culturel, retrace. Il aborde la fondation, dans l'établissement en 1949, des éditions Erta par le jeune créateur et le contenu des neuf premiers ouvrages à tirage limité, tenant à la fois du recueil de poèmes et du livre d'art, que publia, à l'époque, la petite maison qui subsistera jusqu'en 1983.

Supprimer la frontière

Le poète bénéficia de l'enseignement novateur du typographe Arthur Gladu et surtout du graveur Albert Dumouchel, qu'il qualifiait de « *voyant* ». À travers eux, il subit, montre Dulude avec au-

tant d'érudition que d'intelligence, l'influence germanique de la peinture de Paul Klee et de la « Nouvelle Typographie » du Bauhaus, école qui, en privilégiant l'interdisciplinarité, avait supprimé la frontière conventionnelle entre art et artisanat, entre art et technique.

Libérer la créativité contemporaine en la démocratisant, cet idéal, urgent partout, était particulièrement au Québec à la veille de la Révolution tranquille. Fils d'un quartier populaire du nord de Montréal, Giguère a tellement hissé la typographie au niveau plus intellectuel de la poésie qu'il a réconcilié le travail de l'ouvrier avec celui de l'artiste. Il a même insufflé à la poésie québécoise, encore désincarnée, l'énergie physique d'une peinture, comme celle de Riopelle, force qui manquait à nos vers.

C'est d'ailleurs Giguère l'illustrateur qui a orné, avec d'autres, le premier livre des éditions de l'Hexagone (lire le texte sur les 60 ans de l'Hexagone en page F 1).

Selon le poète, « *le noir est lumière* » entre les mains du typographe, alors que « *le blanc n'est rien* ». Voilà bien comment Roland Giguère a déchiffré l'origine et le pourquoi de l'éclair.

Collaborateur
Le Devoir

ESTHÉTIQUE DE LA TYPOGRAPHIE
ROLAND GIGUÈRE, LES ÉDITIONS ERTA ET L'ÉCOLE DES ARTS GRAPHIQUES
Sébastien Dulude
Nota bene
Montréal, 2013, 228 pages



Dans quelques instants, il y aura duel, Roland Giguère, 1953

Deux autres librairies fermées, et une à donner

CATHERINE LALONDE

Les temps sont durs pour les librairies, et si ce refrain semble se répéter, c'est aussi que les fermetures cumulent. La librairie de Québec Phylactère, spécialisée en bande dessinée, et la dernière des librairies Guérin, rue Saint-Denis à Montréal, ont fermé leurs portes la semaine dernière. Et L'Ancre des mots, bouquinerie de Québec, est... à donner.

Ouverte en avril 2011, la librairie Phylactère était un lieu spécialisé, articulé autour des bandes dessinées québécoises, européennes, américaines et asiatiques, sise rue Saint-Joseph, dans le « Nouvo St-Roch ». « *On reproche souvent aux librairies, ces temps-ci, de ne pas être assez modernes, ou pas assez spécialisées, ou trop spécialisées, ou de ne pas assez connaître le fonds, ou d'être... trop modernes*, indique la directrice générale de l'Association des libraires du Québec, Katherine Fafard. *Mais on avait là un lieu lumineux, accueillant, beau et moderne*. Cette librairie était un risque assumé, puisqu'il y a déjà à Québec la librairie L'Imaginaire, spécialisée en bande dessinée. La fermeture de Phylactère n'en est pas moins désolante. »

Si, à Montréal, la librairie Guérin était une institution, après 42 ans d'existence, sa fermeture était devenue prévisible. Depuis le décès du coloré fondateur Marc-Aimé Guérin en mars dernier, la succession a repris les rênes, avec une vision différente des affaires, d'une maison d'édition qui fut, dans les années 1970, « l'éditeur des écoles », avec ses librairies affiliées et spécialisées en manuels scolaires. C'est la dernière de ces librairies qui vient de claquer la porte.

L'Ancre des mots, bouquinerie de la rue Maguire dans la Vieille Capitale, est de son côté à... donner! Son propriétaire, Gaétan Genest, est un passionné des bouquins qui semble frôler le syndrome de Diogène avec son fonds incontrôlable et toujours croissant d'au moins 20000 livres, emplis plus que classés dans un local étroit comme un corridor. Chez lui, on trouve de tout à condition de ne rien chercher. Après 27 ans à tenir boutique, monsieur Genest a posé une affiche à sa porte et s'affirme, effectivement, prêt à léguer sa bouquinerie à une relève, qui tarde à se manifester malgré la publicité que lui vaut cette initiative pour le moins originale.

Le Devoir

30^E SALON DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL

LE LIVRE & LES VOYAGES : UNE DESTINATION HISTORIQUE

GRAND CHOIX DE LIVRES ANCIENS ET RARES, ILLUSTRÉS, PREMIÈRES ÉDITIONS ET BELLES RELIURES

LES 28 ET 29 SEPTEMBRE 2013

SAMEDI : 12-18H - DIMANCHE : 11-17H

UNIVERSITÉ CONCORDIA

PAVILLON MCCONNELL, 1400 BOUL. DE MAISONNEUVE O



LE DEVOIR
Libre de penser

ADMISSION 6,00\$ POUR LES 2 JOURS

QUÉBECOR

PRÉSENTE LE

29^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

*Aimez-moi j'arrive à vous
afin de n'être pas étranger*
Yves Boisvert

TROIS-RIVIÈRES
DU 4 AU 13 OCTOBRE 2013

Repas-poésie

- Au Four à bois** Dîner-poésie : 12 h – 5 au 13 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 – 6 au 10 et 13 oct.
Souper-poésie : 17 h 30 et 20 h – 5, 11 et 12 oct.
- Bistro l'Ancêtre** Souper-poésie : 18 h – 8 et 9 oct.
- Café Bar Zénob** Pique-nique-poésie : 12 h – 5 au 13 oct.
- Café Le Bucafin** Dîner-poésie : 12 h – 7 au 11 oct.
- Le Castel des Prés** Souper-poésie : 18h30 – 5 et 9 oct.
- Il Circo Pâtes et Passion** Souper-poésie : 18 h – 9 au 12 oct.
- Le Lupin** Dîner-poésie : 12 h – 8 au 11 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 – 5, 6 et 8 au 13 oct.
- Le Manoir** Dîner-poésie : 12 h – 5, 6, 11 au 13 oct.
Souper-poésie : 18 h – 6, 9, 10 et 13 oct.
- La p'tite Brûlerie** Dîner-poésie : 12 h – 8 et 10 oct.
- Olive & Papaye** Dîner-poésie : 12 h – 7 au 11 oct.
Souper-poésie : 18 h – 10 oct.
- Le Rouge vin** Souper-poésie : 18 h 30 – 6, 7, 9, 10 et 13 oct.
- Le Sacristain** Tartines et poésie : 9 h – 7 au 11 oct.
Brunch-poésie : 10 h – 6 et 12 oct.
Souper-poésie : 18 h – 7 et 10 oct.
Tapas et poésie : 18 h – 11 oct.
- Le St-Germain Bistro** Souper-poésie : 18 h – 5 au 13 oct.
- Le Troquet (Hôtel Delta)** Souper-poésie : 18 h – 5 et 12 oct.
- Maison de la culture.** Dîner-poésie : 12 h – 7 au 12 oct.

Ateliers d'écriture

- Café Morgane :** 15 h – 5, 6 et 10 au 13 oct.
Rendez-vous avec un poète ! 19 h 30 – 5, 6 et 9 au 13 oct.
Réservations 24 h à l'avance / 819 448-4463
- Le Sacristain : Atelier-bistro** 15 h – 8, 9 et 10 oct.
- Musée des Ursulines : Poésie ludique** 13 h 30 – 5, 6 et 9 au 13 oct.
- Maison de la culture : Atelier d'écriture-poésie** 15 h 30 – 5, 6 et 8 au 13 oct.

Moments gourmands

- Café Morgane – Librairie Clément Morin** Muffins et poésie : 11 h – 6 et 13 oct.
Signature poète : 12 h – 6 et 13 oct.
Entrevue-poésie : 13 h 30 – 5 et 7 au 12 oct.
- La p'tite Brûlerie** Moments de poésie : 10h30 – 5, 9 et 13 oct.
- Hôtel Delta – Bar l'Hexagone** Mignardises et poésie : 16 h – 12 et 13 oct.
- Nys Pâtissier** Pause-poésie : 10 h – 10 et 11oct.
Goûter-poésie : 16 h – 5, 9, 10 et 11 oct.

Apéros-poésie

- Hôtel Delta – Bar l'Hexagone** Apéro-poésie : 17 h – 10 oct.
- Café Bar Zénob** Apéro-poésie : 17 h – 5 au 13 oct.
- Maison de la culture** Apéro-poésie : 17 h – 5 au 11 oct.
- L'Embuscade Café Galerie** Scotch et poésie : 15 h – 5, 6, 10, 12 et 13 oct.

Douces lectures

- Café Morgane- Librairie Clément Morin** Routes de la poésie : 19 h – 5, 9 au 11 oct.
- Suite soixante** Poésie à la Suite : 20 h – 5, 9 et 10 oct.
- Café Bar Zénob** Récital de poésie : 19 h – 5 et 6 oct.
Soirée de poésie : 20 h 30 – 4 au 13 oct.
Poèmes de nuit : 23 h – 5 au 13 oct.

Poètes invités

Prix de poésie

	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie 2013										
1 LABINE, Marcel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Piché de poésie UQTR-2013										
2 ROCHETTE, Catherine	*								*	
Finaliste - Prix Piché de poésie UQTR-2013										
3 BLIER, Hugue	*									
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie-2013										
4 HARTON, Catherine	*	*	*	*						
Prix Félix-Leclerc de poésie-2013										
5 ELICEIRY, Rose	*	*	*	*						
Prix Jean-Lafrenière/Zénob-2013										
6 DAOUST, Jean-Paul	*	*	*							
Prix International de Poésie Antonio Viccaro-2013										
7 AL-MASSRI, Maram (Syrie/France)				*	*	*	*	*	*	*
Prix Alain-Grandbois-2012										
8 BOISCLAIR, Antoine									*	*
Prix Benjamin Fondane 2013										
9 BROSSARD, Nicole									*	*
Prix Émile-Nelligan 2013										
10 BRASSARD, Mario									*	*
Bourse Hector-de-Saint-Denis-Garneau-2012										
11 CHARBONNEAU-GRENIER, Anthony	*									
Prix de poésie Radio-Canada-2013										
12 À venir									*	
Prix Athanase-David 2012										
13 THÉORET, France									*	*
Prix littéraire Trillium de langue française-2013										
14 SAVOIE, Paul									*	*
Prix National de poésie en immersion française-										
15 POGUE, Vanessa (Colombie-Britannique)	*	*								

Poètes québécois

	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
16 AUDET, Martine									*	*
17 BEAUCHEMIN, Jean-François									*	*
18 BERROUËT-ORIOU, Robert									*	*
19 BOULANGER, Patrick					*	*	*	*	*	*
20 BOULERICE, Jacques					*	*	*	*	*	*
21 CATALANO, Francis				*	*	*	*	*	*	*
22 CHAGNON, Philippe	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
23 CHARENTE, Jonathan	*	*								
24 CHARRON, François									*	*
25 COPPENS, Patrick					*	*	*	*	*	*
26 DARGIS, Daniel					*	*	*	*	*	*
27 DORÉ, Kim					*	*	*	*	*	*
28 DUBÉ, Frédérique					*	*	*	*	*	*
29 DUPRÉ, Louise	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
30 FAUSTINO, Alexandre					*	*	*	*	*	*
31 FONTAINE, Natasha Kanapé					*	*	*	*	*	*
32 FORGET, Carole					*	*	*	*	*	*
33 FOURNIER, Danielle					*	*	*	*	*	*
34 GILL, Marie Andrée					*	*	*	*	*	*
35 GODIN, Catrine	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
36 GOUDREAU, David	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
37 HAEFELLY, Claude									*	*
38 HORIC, Alain									*	*
39 JUTEAU, Monique									*	*
40 LABELLE-HOGUE, Simon Pier	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
41 LAMBERT, Vincent									*	*

Poètes québécois

	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
42 LAROUCHE, Jean-Sébastien					*	*	*	*	*	*
43 LATIF-GHATTAS, Mona (Égypte/Québec)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
44 LAUZON, Dominique								*	*	*
45 LEBEL, Guillaume								*	*	*
46 LEFEBVRE, Jean-Marc							*	*	*	*
47 MONETTE, Madeleine								*	*	*
48 MORALI, Laure		*	*	*	*	*	*	*	*	*
49 PARADIS, Claude							*	*	*	*
50 PICARD-SIOUI, Louis-Karl							*	*	*	*
51 PIPAR, Rosette	*	*								
52 PLEAU, Michel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
53 ROGER, Danielle	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
54 SALMERON, Odeline	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
55 SIOUI, Jean							*	*	*	*
56 TREMBLAY, Larry							*	*	*	*
57 WILLIAMSON, Mathew K.	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
58 YOUNSI, Ouanessa	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

Poètes canadiens

	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
59 AUBIN, Daniel (Ontario)					*	*	*	*	*	*
60 CHARLEBOIS, Tina (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
61 DUMONT, Marilyn (Alberta)							*	*	*	*
62 GOYETTE, Sue (Ontario)							*	*	*	*
63 GROLEAU-LANDRY, Daniel (Ontario)							*	*	*	*
64 LEBLANC, Georgette (Nouvelle-Écosse)					*	*	*	*	*	*
65 LE BOUTHILLIER, Claude (N.-Brunswick)					*	*	*	*	*	*
66 OUELLET, Marie-Belle (Québec/Ontario)					*	*	*	*	*	*
67 ROBICHAUD, Valéry (N.-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
68 ROY, Jonathan (N.-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
69 SCHEIER, Jacob (Ontario)							*	*	*	*

Poètes internationaux

	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
70 BARNABÉ-AKAYI, Daté Atavito (Bénin)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
71 BARRIÈRE, Nicole (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
72 BERTAZZA, Juan Pablo (Argentine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
73 BOYLE, Peter (Australie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
74 EL-SHAHAWY, Ahmed (Égypte)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
75 GOVEA, Gabriel (Colombie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
76 GRANDO, Diego (Brésil)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
77 GUILBAUD, Luce (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
78 HÄSLER, Rodolfo (Espagne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
79 KONTIO, Tomi (Finlande)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
80 KRAMBERGER, Taja (Slovénie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
81 MATTOS, Thiago (Brésil)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
82 NDIONE, Abdoulaye Fodé (Sénégal)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
83 NITZAN, Tal (Israël)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
84 NOY, Fernando (Argentine) ¹	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
85 PIETRASS, Richard (Allemagne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
86 PIETTE, Éric (Wallonie-Belgique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
87 RENOUX, Marie-Hélène (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
88 SADOUN, Abdul Hadi (Irak/Espagne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
89 SALAZAR, Elias Carlo (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
90 SCOTTO, Fabio (Italie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
91 VEGA FARFAN, Denisse (Pérou)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
92 XI, Du (Chine) ¹	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*



Procurez-vous notre programmation complète chez tous les hôtes du Festival ou au www.fiptr.com.

GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE Samedi 12 octobre 20 h 25 poètes sur scène à la Maison de la culture (# 4).

Prix 15 \$ taxes incluses. Réservations billetterie de la salle J.-A. Thompson entre 11 h et 18 h :
819 380-9797 ou billetterie@v3r.net ou 1 866 416-9797 (sans frais).

Québec

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie

LE DEVOIR
Libre de penser

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Canada

prix littéraires du gouverneur général

UQTR
Savoir. Surprendre.

TROIS-RIVIÈRES
VILLE D'HISTOIRE ET DE CULTURE